



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47^e ANNÉE.

N^o 8.

1^{er} AOUT 1904.

RIEN NE NAIT, RIEN NE MEURT

La forme seule est périssable ⁽¹⁾

L'univers se compose de la matière et de l'esprit, sans lesquels rien n'est ni ne peut être.

La matière change d'aspect, mais non d'essence : sa masse est toujours la même.

Elle ne produit pas l'esprit, pas plus que l'esprit ne la produit.

(1) Nous pensons intéresser les lecteurs de la Revue en publiant cette remarquable petite brochure introuvable aujourd'hui.

L'esprit la modifie et lui imprime la forme, mais seulement pour un temps; elle revient toujours à sa nature.

La forme est essentiellement transitoire : son inamovibilité ou son immobilité amènerait celle de l'esprit.

La forme est la voie de l'âme pour communiquer avec la matière, et son instrument pour agir sur elle.

Elle lui sert aussi à se mettre en rapport avec les êtres et leurs œuvres.

L'esprit, l'âme, la vie ne sont qu'un : il n'y a pas de vie collective.

La vie, c'est l'individualité.

L'individualité, c'est l'intelligence.

L'intelligence est la science de la vie, sa conscience sans laquelle cette vie ne serait que mécanique, en d'autres termes, ne serait pas la vie.

Tout ce qui a vie a donc *science* et *conscience*, dès lors *volonté* qui n'est elle-même que la conséquence de la possibilité du choix ou du libre arbitre.

Vivre, c'est vouloir. Vouloir est le premier sentiment qui s'éveille et le dernier qui s'assoupit dans l'être.

La volonté est l'intuition ou la prescience de la liberté et du droit que nous y avons, droit inné, droit qui nous rapproche de la Divinité dont il émane, droit cher à tous les êtres, et que défend le plus faible comme le plus fort.

Où s'arrête la volonté, cesse aussi la liberté : nos facultés sommeillent. La justice éternelle elle-même n'a plus de prise sur nous : notre individualité s'éclipse ; ses faits ne sont plus nos œuvres : nous ne sommes plus qu'instrument.

Le sentiment du tien et du mien, du bien et du mal, du juste et de l'injustice, la conscience enfin, est dans tous les êtres, sinon ils ne seraient pas des êtres, ou avec la faculté de vivre, ils ne pourraient faire usage de la vie. *Etre*, c'est sentir. *Sentir*, c'est penser. *Penser*, c'est savoir. *Savoir*, c'est se souvenir, et du *souvenir* naît la réflexion. *Réfléchir*, c'est comparer et *prévoir* : sans la *prévision*, nul ne pourrait vivre. Pour agir sur cette terre ou y conserver notre enveloppe corporelle, il faut donc avoir le sentiment non seulement de ce qui est, mais de ce qui a été et de ce qui sera. C'est ce que nous nommons *raison* chez les hommes, et *instinct* chez les animaux, faculté commune à tous.

On peut mesurer l'être à la mesure et à la nature de sa volonté. Une volonté immense annonce une liberté immense et un être ayant en lui quelque chose de cette immensité ou de cette nature extra-terrestre ouverte devant lui. Pour qui serait-elle, sinon pour celui qui la voit, la sent, l'admire et l'aime ? Et si elle n'était pour personne, pourquoi serait-elle ? La matière n'est pas née, mais l'ordre l'est. L'ordre est une œuvre, et il n'en est pas sans ouvrier. Si l'œuvre est plus grande que l'homme n'a pu la concevoir et faire, il y a donc un ouvrier plus grand que lui.

La vie ne se donne ni ne se prend ; elle est parce qu'elle a été. Nul ne naît, nul ne meurt.

La masse matérielle, ou le nombre des molécules qui la composent, ne peut croître ni décroître. Il en est de même du nombre des êtres : il est invariable. L'action de l'être commence, mais l'être ne commence pas : il s'éveille, il s'endort, il se réveille, il se rendort. Son action cesse, mais la faculté d'agir ne cesse pas.

Il n'y a que l'œuvre qui commence, mais l'œuvre n'est que le remaniement de ce qui est. La matière n'est pas une œuvre ; la vie ne l'est pas davantage. La matière n'a pu naître du vide ou du néant ; la vie n'a pu naître de la matière qui ne vit pas.

La faculté d'agir comporte celle de croître. La croissance, c'est le mouvement. La décroissance, ce l'est encore.

En dehors de l'une et de l'autre sont le *statu quo*, l'immobilité ou le sommeil ; mais ils ne peuvent être éternels : le jour du réveil arrive. *Agir et croître*, tel est l'état normal de la vie. Le sommeil en est l'oubli ; la décroissance en est la déviation.

L'univers est à tous. La distance n'est rien pour l'âme ; tous les globes lui sont ouverts : à elle l'immensité, à elle l'éternité : c'est là son champ de manœuvre et de développement.

Dans ces globes, quels qu'ils soient, l'âme n'est que de passage. Un monde est un point qui conduit à un autre. Il en est pour tous les degrés de croissance et de décroissance, et dont les éléments plus ou moins purs, plus ou moins propres à la complexité, à la puissance, à la durée de l'œuvre et du corps, s'harmonisent à tous les états de l'âme, à sa force comme à sa faiblesse, équilibrant ainsi la cause et l'effet, la volonté et l'action. A quoi serviraient à une âme débile des organes puissants ? N'en comprenant pas la portée, elle n'en pourrait faire usage, ou ne le ferait que dans la mesure de sa faiblesse et des besoins du moment. Les oiseaux ont la vue plus étendue que la nôtre, et ne voient pourtant que la moindre partie de ce que nous voyons : leurs yeux voient, leur intelligence ne voit pas.

Ce ne sont pas les organes qui ont produit la faculté de sentir, c'est le contraire : ces organes sont nés de la faculté. L'usage des sens chez les êtres n'est donc que la conséquence d'une sensation, d'un désir, d'un besoin. Un sens n'acquiert de puissance que lorsqu'il est éveillé, et il ne l'est que par l'intelligence ou l'intuition de son application. Un être complètement inintelligent, en supposant son existence possible, quelque bonne que fût sa vue, n'en serait pas moins aveugle. Ses regards embrasseraient tout, sans qu'il se rendît compte de rien, et ne pouvant ainsi rien analyser, il ne distinguerait pas une chose d'une autre.

Il en serait de même des autres sens. Leur action n'est que celle de l'intelligence ; elle a donc précédé les sens. Leur principe ou leur germe était en elle, elle en a créé les organes. Les sens ne font donc pas l'intelligence ; ils n'en sont que les instruments.

Quand il s'agit d'éviter un danger ou de satisfaire un besoin, les animaux montrent une finesse de sens au moins égale à la nôtre, et savent en tirer parti ; mais hors de là, ces sens ne leur ont pas fait faire un pas dans la carrière intellectuelle. En général, plus l'être est intelligent, moins il use de ses sens, parce que cette intelligence y supplée : il n'a pas besoin de regarder pour voir, ni d'écouter pour entendre.

Mais cette différence entre l'animal et l'homme n'est pas absolue, ni la distance infranchissable : l'animal aussi s'élève ; c'est l'embryon qui se développe. Il n'y a pas deux natures d'âmes, ni deux catégories d'êtres : ceux de cette terre, comme ceux des autres globes, en s'éveillant pour la première fois, car il s'en éveille encore, ont en eux les mêmes facultés. La différence du plus grand au plus petit ne vient que de l'emploi qu'il en fait. Ses facultés grandissent et s'étendent avec son intelligence, qui croît elle-même par sa bonne application. Qu'est-ce que l'intelligence, sinon le sentiment du vrai et l'appréciation juste des choses, sentiment que l'être acquiert par leur rapprochement et la réflexion ?

Ensuite, comment la réflexion, cette opération si complexe, se montre-t-elle chez tous les êtres, même ceux des derniers degrés de l'échelle ?

Cette explication, essayons de la donner.

Le besoin de sentir, de voir et d'apprendre existe dans toutes les créatures. Sans ce besoin, la vie ne serait qu'une lettre morte.

Cette vie, ou si l'on veut l'action vitale, est donc un effort continu de ce qui est en nous vers ce qui est hors de nous.

Est-ce l'ombre ou la réalité que nous cherchons ? — C'est la réalité. Quand nous courons après l'ombre, c'est que nous l'avons prise pour elle.

A son premier réveil ou à son début dans l'action, l'être ne conçoit d'autre bien que la satisfaction de ses besoins et de ses désirs, ni d'autre mal que leur non satisfaction. Il ne peut alors y avoir dans ces désirs rien de faux, rien de factice : c'est en conscience et dans la conviction de leur légitimité qu'il cherche à les satisfaire. Si on l'en empêche, il s'indigne, il s'irrite, parce qu'il en sent l'injustice : c'est son droit qu'on méconnaît, c'est sa place au banquet de la vie qu'on veut lui ravir. C'est en la défendant, c'est en protestant contre cet abus de la force, c'est par cet appel à l'équité ou à une puissance qu'il ne voit pas, mais que son instinct lui révèle, qu'il prouve à la fois cette réflexion qu'on lui dénie, l'estime qu'il fait de son être et ce droit

qu'il tient d'en haut. Pour lui, tout ici est certitude, et cet instinct lui crie (1) qu'il est dans le vrai.

Or, le vrai, c'est le juste. L'amour du juste, comme la haine de l'injuste, est donc en nous et dans tout ce qui respire : c'est une de ces impulsions tenant à l'essence de la vie, parce qu'elle est indispensable à son application. Il est facile de comprendre que sans ce sentiment d'équité et d'égards réciproques, il n'y aurait ici-bas ni famille, ni nation, ni ordre social possibles. Les animaux mêmes ne pourraient pas vivre ensemble : leurs associations ne sont basées que sur le patriotisme ou l'amour du nid et du voisinage et les secours mutuels.

Nul donc, fût-ce l'esprit du mal ou la perversité même, ne saurait échapper à cet ascendant de la vérité ou du juste, puissance contre laquelle toutes les autres se brisent. Elle est l'axe du monde intellectuel et la pierre fondamentale sur laquelle tout repose. L'œuvre, quelle qu'elle soit, et le mensonge lui-même, s'appuient sur un point vrai : on ne peut rien, même tromper et se tromper, en dehors de ce qui est. Dans un état complet d'erreur et de fausseté, la vie ne pourrait fonctionner. L'animal ignore bien des choses, mais il se trompe peu sur celles qu'il sait ; et, quelque bas que tombe l'homme, et dans la folie même, son aberration n'est pas totale.

Le mensonge est l'œuvre anormale de l'être ; il n'est pas dans la nature. Grande ou petite, aucune créature ne veut être trompée : c'est la vérité qu'elle cherche ; le besoin en est en elle. C'est le premier sentiment de l'enfant ; c'est pour la voir qu'il ouvre les yeux. C'est elle aussi qu'appelle le petit oiseau piaulant dans son nid, et c'est elle encore que sa mère lui enseigne avec le même soin et la même exactitude qu'elle lui donne sa becquée, car les animaux eux-mêmes ont l'envie d'apprendre et ne repoussent pas la nourriture intellectuelle.

L'intelligence, venons-nous de dire, cette force qui a dompté la matière et en a fait son marche-pied ou l'échelle de sa croissance, c'est la faculté de peser les faits et les choses, de les mesurer, et de séparer ainsi ce qui est bon de ce qui ne l'est pas, ou le vrai du faux.

Etre dans le vrai est l'état normal de l'individu : quand il en sort, il est hors de la nature ou du monde réel. Entré dans la voie des songes ou des illusions, il cherche un bonheur fantastique qui toujours le fuit, parce qu'il n'est de grandeur et de félicité que dans le vrai. A chaque nouvelle erreur, à chaque nouvelle faute, il trouve, avec une nouvelle déception, une autre misère et une nouvelle chute : de là ces myriades d'êtres infimes qui nous

(1) Ce cri contre l'injustice est de toutes les langues : c'est celui de l'âme indignée ; c'est un appel à Dieu et une malédiction au coupable.

environnement. Mais il n'est pas de dégradation éternelle, parce que l'attraction divine ou la conscience survit à tout, et quelque bas que soit tombé l'être, s'il regarde le ciel, il peut toujours se relever. L'étincelle céleste est en lui : Dieu lui reste.

L'intelligence, qui peut ainsi décroître jusqu'à l'infiniment petit, ne rencontre pas non plus de limite dans ses progrès et l'extension de sa puissance. Le génie du bien mène à tout ; c'est la voie du ciel ; elle n'a de limite que le mal, parce que le mal est l'opposé du progrès : c'est la rétrogradation.

C'est de l'étude et de l'application réfléchie du vrai que naît tout ce qui est beau, bon, grand, utile. La vérité est ainsi la mère de tout bien, et Dieu en est la personnification : il n'y a, il ne peut y avoir de mauvais dans l'univers que ce qui s'en écarte. Nos facultés intellectuelles croissent ainsi par nos efforts vers le bien, qui n'est qu'une des conséquences du vrai.

Le perfectionnement des organes suit celui de l'esprit, dont l'application serait gênée si la conformation physique de l'être n'était pas à la hauteur de son organisation morale. Que pourrait le génie de Newton sous la forme d'un bœuf ? — Mais le génie de Newton ou son être intellectuel avec tous ses attributs existait avant sa machine corporelle qui n'en est que la conséquence et la création.. Croire que ce génie est l'œuvre de ce corps serait du matérialisme, puisque l'on pourrait dire tout aussi bien que l'esprit divin émane de la matière.

Tous les êtres sont semblables le jour de leur premier réveil ou avant d'avoir usé de la vie et senti l'aiguillon du besoin d'où naissent les désirs et les passions. Mais dès que l'action commence, l'inégalité commence aussi, et se prononce davantage à mesure que cette action se complique et se diversifie.

C'est donc de la différence d'application des facultés ou des attributs de la vie, enfin de tout ce qui constitue l'individualité, c'est-à-dire la volonté, la liberté, le sentiment du bien et du mal ou la conscience, qu'est venue la diversité des êtres..

Il n'y a ni règnes ni espèces : sous ces myriades de formes et de physiologies diverses, nous ne devons voir que des nuances de l'intelligence. Ces familles si variées en apparence n'en font qu'une, et ne nous offrent que des âges, des époques, des faces de la vie, enfin les différents états de l'âme qui croît ou décroît, s'élève ou s'abaisse selon ses œuvres.

C'est ainsi qu'en résultat, et nonobstant ce que nous nommons l'accident ou la mort qui n'est encore qu'une crise de la vie et un élan vers le progrès, l'être est toujours ce qu'il se fait. Dieu n'est le plus grand des êtres que

parce qu'il s'est fait tel, en usant mieux que tous des facultés communes à tous (1).

Tout être peut donc croître indéfiniment et s'élever jusqu'à la Divinité même ; mais il ne peut cependant devenir une puissance rivale ou ennemie de la sienne, parce qu'en se séparant d'elle ou de cette personnification du juste et du vrai, il sortirait de la voie logique ou de la raison, hors de laquelle il ne peut y avoir qu'erreur, mensonge et décadence. Celui qui ouvre l'abîme y tombe (2).

Le mal n'est donc pas dans la nature ; il n'est mal que parce qu'il sort de cette nature ou de l'ordre éternel, et il ne commence que là où l'action anormale de l'être commence.

Il n'est pas non plus dans les choses ; il est leur négation ou leur corruption ; il y naît de l'aberration de l'esprit et du mauvais emploi qu'il fait de l'élément : application fautive de ce qui est bon et vrai.

Nul être, en s'éveillant pour la première fois, ne peut avoir en lui l'instinct du mal, ni conséquemment de mauvais penchants. S'il en a, c'est que ce réveil n'est pas le premier, et qu'ils lui restent d'une existence précédente. Mais ils ne sont jamais invincibles : il n'y a pas en nous de passions perverses ; elles ne le deviennent que par l'abus qu'on en fait.

Nous avons vu que la dissolution de la forme, si souvent renouvelée, notamment chez les êtres infimes, n'était et ne pouvait être qu'un moyen de développement et de croissance. Si la décomposition du corps était l'anéantissement de la vie, il faudrait admettre un créateur brisant d'une main ce qu'il ferait de l'autre, ou bien deux puissances rivales : l'une créatrice, l'autre destructrice. La raison repousse de telles croyances. Gardons-nous de tout ce qui blesse cette raison : Dieu ne nous l'a pas donnée pour croire des sottises. L'ordre est *un*, parce que Dieu est *un*. On ne peut donc admettre deux principes, car en dehors de cette unité d'action et de cet équilibre moral qui régit l'univers, il n'y a plus que trouble et désolation : tout, et la

(1) Il n'y a rien dans cette proposition qui soit attentatoire à la majesté divine, car ce serait abaisser la Divinité et en quelque sorte la matérialiser que de dire qu'elle doit ce qu'elle est à une autre action qu'à la sienne ou à une autre cause qu'à elle-même. L'être ne pourrait parvenir à la hauteur de Dieu qu'en marchant dans la même voie. Uni à sa puissance, il en augmenterait l'action sans en atténuer la personnalité. Aussi l'Écriture nous montre-t-elle trois personnes en Dieu sans admettre trois dieux : c'est l'unité d'action en trois personnes.

(2) La tradition de puissances déchues, de titans, d'anges rebelles, d'êtres enfin s'étant rapprochés de la Divinité par leurs œuvres et leurs vertus, puis qui sont tombés du ciel par leurs fautes, est une des plus anciennes de ce monde et répandue chez tous les peuples.

nature elle-même, devient impossible. C'est plus que le néant, c'est la dissolution de la matière et la confusion de l'esprit : c'est le chaos.

Croire à la divinité de la matière, à sa puissance créatrice, quand ni la vie ni l'intelligence ne sont en elle, ne serait pas plus raisonnable. De tous les systèmes qu'a inventés la folie humaine, le matérialisme est le plus triste : en enlevant à l'homme son avenir, en le désespérant, il tend à l'abrutir. Celui qui prêche une telle doctrine peut être, à juste titre, regardé comme un ennemi de l'humanité : qu'on le plaigne, mais qu'on le fuie.

La mort n'est qu'un mot ; elle n'est pas. Tout change, mais rien ne meurt. La puissance et le génie de l'être ne sauraient ni créer ni annihiler un grain de sable : comment pourraient-ils anéantir une âme ?

L'homme n'a jamais vu naître ni mourir un être quelconque ; il a vu apparaître la forme sous l'apparence d'un germe, d'un embryon ; il a vu ensuite cette forme se dissoudre et disparaître dans la masse matérielle d'où elle sortait ; mais quant au principe de cette forme, il lui a toujours échappé.

En conclura-t-il que ce principe n'existait pas, et que cet être est né de rien ? — Non ; il dira que ses sens et ses instruments même sont trop obtus pour saisir ce principe. Il admet donc son existence, et, dans ce cas, il admet aussi sa substance ou sa matière.

Sauf le vide qui n'est qu'un effet local et passager, il n'y a rien d'immatériel : une chose est ou n'est pas. Ce qui n'est pas ne peut rien, et il n'en peut rien émaner.

L'immatérialité c'est le vide ou l'absence de tout.

Hormis ce vide, quoi que ce soit n'est impalpable ; ce qui l'est pour nous, ne l'est pas pour d'autres êtres. Tout ce qui *est* peut donc se voir, se sentir se toucher.

Tous les sens se résument en un : *le toucher*. Ce que nous voyons, ce que nous sentons, ce que nous entendons, nous touche ou nous le touchons ; il vient à nous par une attraction émanant de nous, ou bien nous allons à lui par une attraction contraire. Dans l'un et l'autre cas, il y a rapprochement et contact.

Peut-être aussi ce rapprochement vient-il des deux parts : quand nous regardons les astres, leur lumière se porte vers nous, et, de leur côté, nos yeux vont à leur rencontre. C'est l'organe visuel qui se dilate et s'étend jusqu'à ce qu'il ait atteint le but. Ici, la lumière et l'organe ont agi simultanément. Sans cette double condition, ou au moins une des deux, on ne peut expliquer la vision. Qu'un brouillard s'élève et s'interpose entre l'œil et l'astre, nous cessons de le voir, parce que cette valeur empêche d'une part l'organe visuel de passer, et arrête de l'autre la matière lumineuse.

Ce que nous voyons de l'être n'en est donc que la moindre partie, et nos organes invisibles ou qui échappent à la fois à l'anatomie et à notre analyse

ne sont ni moins nombreux ni moins complexes que ceux que nous pouvons voir. Mais si ceux que nous ne voyons pas produisent un effet visible ou appréciable par nos sens, il est facile de comprendre que cet effet matériel ne peut venir d'une cause qui ne l'est pas.

L'esprit, l'âme, la vie, le moi, l'individualité a donc aussi sa matière qui précède celle du corps et lui survit : matière indestructible, inaliénable, indivisible. Un être ne peut en devenir deux ; il est un, il est lui, il l'est pour l'éternité.

D'après ce que nous venons de dire, la forme de l'être vivant sur la terre se composerait de deux parties distinctes : celle qui est visible pour nous, c'est-à-dire le corps proprement dit, et celle qui ne l'est pas et que nous appelons l'âme ou l'esprit.

La première est transitoire, et elle doit l'être, puisque l'indestructibilité de la forme serait l'immobilité de la vie.

La seconde, ou celle qui échappe à nos sens, est la véritable individualité, et celle qui n'a pas plus commencé que Dieu même.

Lorsque, dépouillé de son corps, l'être sommeille, ainsi réduit à sa seule essence ou matière spirituelle, les éléments communs ne peuvent avoir de prise sur lui. Ce n'est qu'au moment de son réveil, quand l'âme sent le besoin ou le désir de s'incarner de nouveau, qu'elle reprend son action sur la matière, et conséquemment qu'elle devient sujette elle-même aux effets de cette matière. Mais ici, nous le répétons, il n'y a pas naissance ; il y a réveil.

A mesure que l'être s'élève dans la hiérarchie intellectuelle, on peut croire que la dissolution du corps matériel ou de l'enveloppe et son renouvellement sont moins fréquemment nécessaires : nos organes ayant une portée relative bien plus grande, ils doivent suffire à plus d'un degré de croissance.

Ajoutons que ces organes, composés d'éléments plus homogènes, plus épurés ou moins grossiers que ceux de notre terre, doivent être aussi d'une dissolution moins rapide et moins douloureuse.

Il existerait ainsi des êtres qui, sans cesser de se développer, pourraient conserver une même forme durant une longue série de siècles.

Je me résume :

Rien de ce qui forme l'essence ou la base des choses n'a commencé, ni dès lors ne peut finir. L'œuvre seule ou l'arrangement de la matière a son principe et sa fin.

La croyance à la naissance et à la mort vient de ce qu'on prend la partie pour le tout, et que nous aimons mieux croire qu'une chose naît de rien, que d'admettre la non infailibilité de nos sens, de nos instruments et de ce que nous nommons l'analyse.

De l'esprit qui vit et de la matière qui ne vit pas se composent toutes les œuvres, et aussi tous les corps ou formes animés.

Le corps de chaque individu, complément visible de ses organes invisibles, est à la fois la création et l'expression de son intelligence. L'intelligence ou l'âme a donc précédé le corps.

Les œuvres et les corps n'ont qu'un temps, mais l'esprit et la matière durent toujours, parce que ce ne sont pas des œuvres, mais leur cause et leur élément.

L'être ne peut rien ôter ni ajouter à ce qui est ou à ce qu'il n'a pas fait. Il ne peut créer un brin d'herbe ni augmenter d'un atome la masse de l'univers ; mais avec ces atomes et par la seule puissance de son génie, il va édifier un monde.

Il n'y a pas d'âme divisible ni d'esprit collectif. L'esprit, c'est la vie ; — la vie, c'est l'individualité.

L'individualité, c'est l'intelligence ou le *moi*.

L'intelligence est l'intuition du vrai, qui nous conduit par l'expérience, suite du rapprochement et de la comparaison, à l'appréciation des choses.

L'intelligence, preuve et garantie de la vie, est une faculté commune à tous et qui peut conduire à tout.

Les facultés innées, égales chez tous, se sont depuis inégalement développées chez chacun par l'inégalité de leur application.

Toutes ces formes animées que nous divisons en genres, espèces, races, variétés, ne sont que la manifestation de la vie sous ses différentes faces et à ses degrés divers.

Dans le ciel comme sur la terre, la vie c'est le progrès. Hors de là, c'est bien la vie encore, mais ce n'est plus la vie normale : c'est la vie stagnante ou rétrograde.

Le mal n'est pas dans la nature ; il est l'œuvre de l'être. Il ne devient mal que parce que cette nature est faussée, et qu'on est sorti du vrai ou de la voie droite.

Le mal conduit à l'oblitération de l'intelligence.

De l'oblitération de l'intelligence naît celle des formes ou des corps.

La décroissance physique est donc la conséquence de la déchéance morale. Du mal naît le mal, et le mal retombe toujours sur son auteur. C'est ainsi que chaque être devient son propre justicier : faible ou fort, heureux ou malheureux, il est toujours ce qu'il s'est fait.

BOUCHER DE PERTHES.

1865.

MATÉRIALISATIONS

Dans un voyage autour du monde, fait principalement pour apprendre à connaître le mieux et à observer dans le plus grand nombre de pays possible les phénomènes occultes, mon attention fut attirée, à San-Francisco, par M. J. Munsell Chase, éditeur du *Journal philosophique*, sur le médium à matérialisations E.-V. Miller, 1084, Bushstrasse. J'en ai publié quelques fragments dans le *Journal du Magnétisme*, *La Lumière* et dans le *Phare de Normandie*, mais en plus grand nombre, dans les *Études Psychiques*, Leipzig (Aksakow) et dans des publications américaines et anglaises, de sorte que je dois à peine être connu aux sympathiques lecteurs de la *Revue Spirite*. Les esprits contrôleurs de M. Miller m'invitèrent alors à y faire publier les procès-verbaux de mes séances avec leur médium, témoignages que je me permets d'envoyer à l'honorable rédaction de cette Revue, en certifiant qu'ils ont certainement autant de valeur que ceux du professeur Crookes, sur Katie King, du D^r Home, aussi bien que ceux d'Eglinton, Bastian, Slade, Eusapia Paladino, Mme d'Espérance, etc., qu'ils peuvent y être joints, et que, souvent, ils les surpassent.

Je dois faire d'abord observer que j'ai vu des douzaines de médiums, aussi bien en Amérique chez eux, que dans les Sociétés spirites, à Berlin, Paris, Londres, Rome, Le Caire, etc., et que, depuis mon enfance, sous la direction de mon grand-père, du magnétiseur le D^r Julius Neuberth, j'ai pu observer les phénomènes du magnétisme et du spiritisme, et que tous leurs ouvrages me sont connus dans leurs points essentiels ; je pense donc que je suis en situation de pouvoir dire mon mot sur ce sujet.

M. Miller est né à Nancy (France), le 8 septembre 1870 et habite l'Amérique depuis 14 ans, où il possède un magasin d'œuvres d'art japonais dans la Jearystrasse 568. Son extérieur modeste prévient en sa faveur. Je ne lui dis ni mon nom, ni ma profession, en premier lieu ; dans les séances ultérieures, je me présentai à lui.

Ma première séance avec lui date du 1^{er} octobre 1903, à laquelle 25 personnes de l'un et l'autre sexe assistèrent. Ce qu'on appelait son cabinet consistait (dans une chambre qui conduisait à la rue), en un enveloppement, au moyen de draperies noires, de trois fenêtres faisant saillie au dehors. J'examinai tout avec le plus grand soin. Monter du dehors dans ce cabinet était totalement impossible, car la rue était complètement éclairée par une lanterne et celui qui aurait voulu pénétrer aurait été vu par les passants qui s'y succédaient. D'abord, Miller pria chaque personne de visiter son cabinet et d'une façon si simple, si aimable et si digne que l'harmonie, si nécessaire dans ces sortes de séances, fut tout de suite acquise. Après qu'il eut fait changer quelques personnes de places, toujours dans le même but, il s'assit devant le rideau, et tout de suite après, celui-ci

s'ouvrit et les fantômes parurent. N'étant point en transe, le médium les prit par la main, leur demandant leurs noms qui furent donnés et qui appartenaient, pour la plupart, à des parents ou à des amis des assistants. Quand le deuxième fantôme apparut, Miller dit tout à coup en anglais : « Il y a ici un spirite qui s'appelle... » (Suivaient les noms que je dois taire pour ne pas lui causer de désagréments, car ses parents vivent encore et occupent une haute situation). Il dit aussi qu'un chien qui vit encore et s'appelle Moppel, pense à moi et garde bien ma maison. Ceci demande un éclaircissement, je possède, en effet, dans Avalon, dans un lieu de retraite où je faisais autrefois de courts séjours, un chien blanc d'Alaska qui m'était très dévoué et à qui j'avais donné le nom allemand de Moppel. J'étais inconnu dans ce milieu, on ignorait que j'eusse un chien et qu'il s'appelait Moppel, et M. Miller, qui connaît l'anglais et le français, ne sait pas un mot d'allemand. Un certain nombre d'esprits apparurent encore, qui donnèrent leur nom en appelant près d'eux certains assistants et en s'entretenant avec eux. A ce moment, le médium expliqua qu'il allait se rendre dans le cabinet parce que les esprits auraient ainsi plus de force pour venir *eux-mêmes* trouver les assistants. Trois minutes à peine s'étaient écoulées quand le rideau s'ouvrit, et que nous vîmes M. Miller endormi ayant près de lui ses huit esprits guides dans leurs vêtements blancs habituels. Peu à peu, un grand nombre de formes apparurent : des hommes, des femmes, des adultes, des enfants qui, sortant du cabinet, venaient vers les assistants et s'entretenaient vivement avec eux, en anglais, en français, en allemand, et les embrassaient. La plupart étaient des Américains et des Français ; il y avait aussi deux Allemands. J'ai entendu dire, plus tard, que dans une séance de 74 membres, 27 langues différentes avaient été employées parce qu'il y avait dans la réunion un nombre correspondant de nationalités différentes. Un fantôme matérialisé s'adressa à moi en allemand. Il dit son nom, qui m'était bien connu, mais il m'entretint de choses privées et que je dois taire. Au moment précis où le dernier esprit quittait notre cercle, M. Miller sortit du cabinet. Les dématérialisations se firent pour la plupart, devant le rideau. La lumière était suffisante pendant toute la séance. Le médium ne fut pas lié, j'estime que c'est un acte peu humain, et que son application ne rend pas les phénomènes qui suivent plus inattaquables.

Après cette séance, j'ai mis par écrit ce que j'avais éprouvé et l'inspection rigoureuse à laquelle je m'étais livré. J'ai vu M. Miller, la plupart du temps, entouré de fantômes, de corps lumineux, d'apparitions, et je n'ai rien remarqué d'anormal. Pourtant, le baron Hellenbach a raison quand il dit (*Jugement de l'Humanité*, Vienne, 1884, III, 239) : « Il y a un certain scepticisme qui dépasse encore la croyance imbécile d'un charbonnier ou d'un montagnard. »

Telle fut ma première rencontre avec M. Miller, qui me détermina à continuer plus tard, avec lui, de nouvelles expériences. Malheureusement, j'étais alors obligé de voyager, et ce ne fut que le 1^{er} février 1904 que je pus de nou-

veau faire des recherches avec lui et me procurer les preuves qui me manquaient et dont j'avais besoin pour amener, peut-être, soit M. de Rochas, de Paris, soit la Société des Recherches psychiques de Londres, à contrôler mon médium. Je regrette beaucoup que le Dr Carl du Prel, le professeur Zöllner et le baron Hellenbach soient morts, car ces savants occultistes allemands auraient été certainement très heureux de le connaître.

Cinq séances publiques et trois séances particulières, à la fin de février et au commencement de mars, m'apportèrent des preuves qui laissent dans l'ombre des faits de Florence Marriat, décrits dans son livre : *Il n'y a pas de mort* (Leipzig, H. Payne), faits que jusqu'alors j'avais considérés comme fantastiques.

M. Miller reviendra en France en 1905 — et j'ai entendu dire par le professeur Van der Naillen, président de l'Ecole du Génie à San-Francisco, et qui est ami de M. de Rochas, que ce dernier voulait étudier la médiumnité de M. Miller. Ceux qui pratiquent les sciences occultes savent que, plus on a de séances avec un médium, plus elles deviennent intéressantes, pourvu que la sympathie et l'harmonie y règnent. Je résume donc, pour abréger mes différentes expériences.

J'ai vu, avec une lumière des plus suffisantes, un esprit complètement matérialisé pendant que le médium était devant le rideau. J'ai vu cet esprit en sortir, venir vers une dame qui était assise à 3 mètres de moi environ, et l'embrasser : c'était sa mère, puis, suivi de M. Miller qui n'était pas en transe, je l'ai vu le prendre par la main et le ramener jusqu'au rideau, devant lequel il se dématérialisa. Je vis jusqu'à huit fois un homme que j'ai beaucoup connu pendant sa vie ; il vint tout à fait devant moi, à trois quarts de mètre du médium, sous la forme d'abord de petites flammes flottantes qui s'abaissaient, s'approchaient et, en une demi-minute environ, se développaient jusqu'à former une matérialisation complète qui restait devant mes yeux. Il avait avec moi de longues conversations ; puis se retirait vers le rideau, où je le suivais. Alors, il se dématérialisait devant mes yeux, continuait à parler jusqu'à la disparition de la tête. Cet esprit était, par son organe, absolument reconnaissable ; mais, comme il s'enveloppait de vêtements blancs, je conservais toujours une petite hésitation qu'il m'enleva dans la séance suivante, où il resta habillé avec le même frac et le visage découvert et visible, comme je l'avais vu dans son cercueil.

J'ai vu des groupes de petites flammes blanches, bleues, ou extraordinairement bleu pâle, qui brillaient ; une voix en sortait qui s'adressait à moi et donnait leurs noms entiers, c'étaient des amis et des connaissances. Quelques-unes disparaissaient et se reformaient vite, d'autres ne savaient pas encore le faire.

J'ai vu quelquefois mon petit-fils John Helmuth qui mourut à l'âge de 4 ans, le 31 août 1898, sortir du cabinet, planer vers nous avec ses cheveux blonds, disant sans s'arrêter : « Papa, me vois-tu ? » Je l'ai vu longtemps flotter dans la chambre, puis se perdre dans le plafond.

Dans une séance privée, j'ai vu M. Miller debout et non en transe, entouré de flammes brillantes qui venaient vers nous de tous les côtés et me parlaient d'une façon fort impressionnante.

Dans une conférence publique, j'ai vu un esprit complètement matérialisé s'asseoir sur une chaise, au milieu de l'assistance, et s'entretenir avec elle pendant au moins 12 minutes.

J'ai vu au moins une douzaine d'esprits se former devant les assistants à 2 ou 3 mètres du médium ; et même, une fois, tandis qu'il leur parlait, tout à coup, ils se sont mis à chanter : leur voix résonnait comme des éclats, des détonations ; ou bien encore c'étaient des apports comme celui de cette montre perdue depuis 6 ans. Je m'arrête dans l'énumération de ces petits faits, en ayant un bien plus important à signaler.

Miller possède huit esprits guides. Betsy en est le chef ; sa tâche est difficile, mais c'est un esprit infatigable, aimable et généreux. Il y a parmi eux un Indien qui possède des connaissances médicales et qui m'expliqua, d'une façon détaillée, les causes d'un mal dont je souffrais et qu'aucun médecin n'avait pu trouver. Quand il fut matérialisé, il me mit dans la main le remède nécessaire. Je ne reviendrai pas sur l'entretien de ces esprits qui touche pour la plupart à des sujets d'ordre intime, d'autant plus que je ne m'occupe pas des communications spirites, étant de l'opinion de Du Prel qui dit dans : *La Mort, l'Au-delà, la Vie dans l'Au-delà* (Munich, 1899, p. 101) : « Le spiritisme qui nous dévoilera le véritable Au-delà n'est pas né ; la science spirite que nous possédons nous apprend seulement à connaître les phénomènes entre les deux Mondes. » Pour les personnes qui s'intéressent aux communications spirites, les ouvrages du Dr Fries, Davis, Kardec, Swedenborg, Mme d'Espérance sont pleins d'attraits.

Je veux tout de suite raconter en détail un événement arrivé chez M. Miller ; je ne me souviens pas d'avoir rien lu de pareil dans les nouveaux écrits relatant les phénomènes psychiques. Je veux parler de la dématérialisation d'un homme vivant retrouvé, quelques instants après, à un autre étage. La belle brochure du Dr Walter Barmann : *L'écossais Home* (Leipzig, 1899), décrit bien la lévitation de Home, mais non la disparition de son corps. Du Prel, dans son ouvrage : *La Magie comme science de la nature* (Léna, 1899, p. 147), a réuni un grand nombre de lévitations à différentes époques ; pourtant, je ne me souviens pas d'avoir lu quelque part le récit de la disparition d'un homme vivant, comme dans le cas de M. Miller.

Il était en transe, assis dans le cabinet. Betsy appela « le gentleman allemand », c'était le nom que je portais dans ce cercle scientifique. Elle m'appelait pour me faire constater que le médium était bien dans le cabinet et y était endormi. L'assistance se composait de 27 personnes. Elle me dit : « Nous allons dématérialiser notre médium et le transporter au 1^{er} étage ; toi, un autre monsieur et deux dames, faites-nous donner la clef, afin de le faire redescendre. » J'explique ici que toute la maison appartient à M. Miller, que les séances ont lieu au rez-de-chaussée, et, comme le propriétaire n'est

pas marié, il tient le premier étage fermé avec soin, car les vols en Californie ne sont pas rares. Le guide demanda ensuite que nous nous tenions par la main et que nous chantions pour obtenir l'harmonie dans le groupe et une grande tranquillité d'esprit, car leur projet était très difficile à accomplir.

J'inspectai tout avec soin. Il était impossible à M. Miller de sortir du cabinet, puisqu'il n'y avait pas de porte devant, mais seulement dans le fond de la salle. Devant ce cabinet où il était en transe, 27 personnes étaient assises suffisamment éclairées ; et si une fenêtre avait été ouverte, nous nous en serions immédiatement aperçus par le courant d'air, d'autant plus qu'il faisait ce soir-là un temps d'orage. Après 4 minutes environ, on entendit Betsy dire que maintenant 4 personnes devaient monter. Je me fis donner les clefs par la concierge qui était dans notre cercle, et nous nous rendîmes au 1^{er} étage, dont j'ouvris la porte. Nous y trouvâmes M. Miller très oppressé, assis sur une chaise et encore en transe. Je le pris par la main et je le ramenai dans notre cercle, où il se réveilla ne se ressouvenant de rien. Le cœur seul lui faisait mal.

Quand la question de la quatrième dimension fut remise sur le tapis par le professeur Zöllner, à Leipzig, le baron Hellenbach demanda à son médium si un homme pouvait disparaître au moyen de la quatrième dimension. On lui répondit : « Cela dépend des circonstances ». Cet acte inspire trop de respect pour le faire fréquemment. Mais, il y a bien des cas où des hommes sont devenus invisibles pour échapper à leurs ennemis, exemple : Jésus, dans le temple. *Jugement de l'Humanité* (Vienne, 1884, p. 273.)

Grâce aux travaux philosophiques du baron Hellenbach et du D^r Carl Du Prel, l'idée de la personnalité est comprise maintenant d'une façon tout à fait nouvelle, et les difficultés que nous présentait ce problème psychique sont tout près d'être aplanies. Nous savons maintenant que notre conscience intérieure — l'individu — et notre conscience extérieure — la personnalité — ne sont pas une seule et même chose ; que des expériences dans le domaine du somnambulisme et de l'hypnotisme ont établi cette vérité, que notre personnalité qui est le résultat de notre conscience extérieure, ne peut être identifiée avec le *moi* qui appartient à la conscience intérieure ; ou, en d'autres termes, que ce que nous appelons notre conscience, n'est pas semblable à notre connaissance intérieure. Il faut donc distinguer la personnalité et l'individualité ; l'individualité reste, la personnalité disparaît.

De là surgit la question de l'identité des esprits, pierre d'achoppement du spiritisme. Car, actuellement, ceux-là sont bien rares qui se gardent des pièges de cette espèce. De là provient aussi que les communications médianiques ne peuvent nous donner des renseignements raisonnables sur le monde des esprits et ses habitants. La conception des phénomènes du monde transcendantal est tout aussi insaisissable que ne l'est l'idée de la quatrième dimension. Nous ne pouvons en avoir aucune notion. (Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, Leipzig, 1894, p. 641.)

Je puis assurer que j'ai reconnu, sans le moindre doute, chez M. Miller

au moins trois esprits, par leur extérieur et par leur langage, pour les gens qu'ils se disaient être. Naturellement, on a beaucoup parlé de ces expériences dans toute la presse américaine et je voudrais que ce médium soit également connu dans les sociétés savantes d'Europe, afin que nous possédions une pierre angulaire où repose sûrement la vérité des rapports avec le monde transcendantal. J'envoie ci-joint une photographie, où M. Miller se montre devant le rideau avec un esprit enfant.

On se passionne un peu partout pour les choses occultes, principalement en Amérique. Le D^r Passavant dit dans les *Recherches sur le Magnétisme vivant et sur le Somnambulisme* (Francfort, 1821) :

« L'homme abuserait de ces forces comme il l'a fait de toutes les forces, principalement de celles qui sont dangereuses et lui font peur. Que toute l'histoire soit appelée en témoignage. Que les vieilles générations qui ont formé le sol où nous passons, soient interrogées. Est-ce que jamais une grande et belle apparition a instruit le monde ? Quand la main de l'Eternel semble s'approcher de la terre, n'est-elle pas reniée, bafouée, méprisée ou salie ? D'ailleurs, n'est-ce pas des mêmes eaux que les lis tirent leur parfum et la ciguë, son venin ?

Guadalajara, mars 1904.

PROF. WILLY REICHEL.

Professeur honoraire à la Faculté des sciences magnétiques de Paris.

LA RÉNOVATION RELIGIEUSE

Chère Madame Leymarie,

Le spiritisme chrétien imposant la solidarité, comme spirite et chrétienne je viens vous signaler pour vos lecteurs et lectrices, un livre qui jusqu'ici a échappé à l'attention spirite, malgré sa valeur toute exceptionnelle, autant comme résumé d'instructions transcendentales, obtenues par voie médianimique que comme beauté de style, profondeur de pensée et sincérité d'opinion. Ce livre a le titre suivant :

La Rénovation religieuse, Doctrine et Pratiques de haute Initiation par un serviteur du Christ (1).

Mais, afin que ceux qui ont soif de choses vraies et sublimes à la fois, soient suffisamment renseignés, je crois ne pas pouvoir mieux faire que reproduire la préface du précieux livre en question. Cette préface, intitulée *Déclaration*, la voici dans son texte intégral :

« On ne naît pas chrétien comme on naît juif ou musulman ; on le devient :

(1) Librairie Fischbacher, in-8°, prix : 6 francs.

le Christianisme n'est pas une société, ni même une religion proprement dite : c'est un état d'âme.

Qu'elle que soit la forme du culte que l'on professe, n'en professât-on aucun, on peut être chrétien, si l'on vit selon les règles strictes de la charité, de la justice et de la vérité.

Quiconque fait le bien toujours, partout et envers tous, est chrétien de fait, quand les dévots le considéreraient comme un impie.

Il ne suffit donc pas d'être inscrit sur les registres d'une communauté ecclésiastique quelconque pour se dire chrétien : il faut être devenu enfant de Dieu.

Tout en vivant encore sur la Terre, le chrétien est déjà citoyen du Ciel, Titre sacré qu'on ne doit ni usurper ni profaner.

Demandez à un catholique romain : « Etes-vous chrétien ? » Il vous répondra : « Oui, je le suis. » Demandez à un orthodoxe : « Etes-vous chrétien ? » Il vous répondra : « Oui, je le suis. » Demandez aux membres des différentes églises orientales ou sectes protestantes des deux mondes : « Etes-vous chrétiens ? » Ils répondront tous : « Nous le sommes. » Et chacun même prétendra l'être plus que ses voisins.

Et toutes ces églises, toutes ces sectes se détestent, s'attaquent, se déchirent avec frénésie ; elles n'ont pour leurs adversaires que des cris de rage et les vociférations de l'anathème. « C'est à cela qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples », a dit le Maître, « si vous vous aimez les uns les autres. »

Comme ces églises manquent toutes de charité, aucune n'est chrétienne. Ce sont des écoles de morale très précieuses, nécessaires même pour donner la notion du devoir ; mais elles n'atteignent point à la hauteur chrétienne, bien qu'elles puissent renfermer des chrétiens.

Un bouddhiste, un musulman, un païen vertueux, humain, dévoué à ses semblables, est plus près de Dieu qu'un sectaire haineux et hypocrite.

Le christianisme consiste à adorer Dieu en esprit et en vérité, à l'aimer de tout son cœur ; à aimer le prochain, même son ennemi autant et plus que soi ; à secourir les faibles et à se préserver de la contagion du siècle.

« Soyez parfaits », a dit le Christ, « comme votre Père céleste est parfait. »

Tout le Christianisme est là et n'est pas autre chose. Il ne vise qu'à la perfection morale, car elle est la clef du monde. Avec elle vient la science divine.

Un illettré qui se dévoue pour ses frères, en sait plus que ces théologiens superbes qui affirment ce qu'ils croient connaître et trébuchent sur leurs arguments.

Le chrétien est instruit directement de Dieu ; il puise à cette source de connaissance, s'en abreuve, en fait sa nourriture.

Entre Dieu et lui s'établit un courant de vie tout naturel. Il sent ce que

les autres ne font qu'apprécier théoriquement ; aussi n'a-t-il pas besoin de maîtres pour l'instruire ; il échappe à l'illusion universelle.

Que savons-nous en toute sincérité ? Rien.

Quelque fiers que nous soyons de nos connaissances, nous ne pouvons rien affirmer, car rien de ce qui nous entoure n'est réel pour nous. Ce qui nous paraît tel, ne produit cette sensation qu'aussi longtemps que certaines relations existent entre nous et l'objet perçu. Nous ne connaissons pas les choses en elles-mêmes ; nous ne les percevons que par leur mode d'action. La science ne repose donc sur aucune réalité ; elle n'est que la synthèse des relations qui existent entre des choses différentes.

Ce que nous prenons pour des réalités : la chaleur, la lumière, les couleurs, le son, le goût, l'odorat, ne sont pas des choses, mais des effets. Et ces effets si divers n'ont qu'une seule cause, une seule origine : les vibrations cosmiques. Leur plus ou moins d'intensité varie le mode et fait toute la différence.

Nous percevons le même effet sous des modes divers. Qu'il nous manque un ou deux sens, et les modes correspondants passent inaperçus. Nous ne nous doutons pas même qu'ils existent. Un sourd au milieu d'un concert, un aveugle en face d'un paysage, ne perçoivent rien ; et pourtant le concert, le paysage existent.

Ainsi en est-il du monde spirituel. L'homme charnel y est plongé et ne s'en doute pas. Nous n'apprécions véritablement que ce qui est subjectif, ce qui devient nous en quelque façon ; le reste nous échappe.

La vérité n'est rien pour nous, tant que nous lui demeurons étrangers. En vain, essaie-t-on de nous instruire ; la voix frappe nos sens et nous laisse sourds intérieurement. Notre cerveau même n'en est pas impressionné d'une manière durable. Organe de la pensée, il ne pense pas par lui-même : il est seulement la condition, l'instrument qui la subit et la développe.

Nous ne jugeons des choses ou des êtres extérieurs à nous, que dans la mesure où nous subissons leur influence, où nous nous identifions avec eux.

Nous ne savons jamais d'une manière précise leur condition propre d'existence ; s'ils perçoivent la chaleur, la lumière, la souffrance, au même degré et de la même façon que nous ; s'ils voient les couleurs, s'ils apprécient le son ou la distance, comme nous les voyons ou les apprécions. La vie extérieure ne nous apparaît que comme correspondance ; nous ne la vivons pas, nous en subissons les effets.

Notre vie réelle est donc purement subjective ; encore se trouve-t-il même en nous, nombre de sensations ou de principes vagues, imprécis, dont nous avons peine à nous rendre compte ; de sorte que notre propre existence même est pour nous mystérieuse par plus d'un côté. Car, en nous aussi, se trouvent deux mondes différents ; le monde des sens, qui est plus ou moins

illusoire ; le monde de la pensée, qui peut être plus ou moins incohérent.

Nous ne savons positivement ce que nous sommes, que par une connaissance que peu de personnes arrivent à posséder ; celle de notre moi réel. Aussi la plus profonde parole qui ait retenti sur le monde est-elle : « Connais-toi toi-même. »

Quiconque n'est point parvenu à cette connaissance intime, ne connaît de sa propre vie que le côté extérieur, de quelque intelligence, de quelque génie qu'il soit doué, et ne soupçonne pas la grandeur et la réalité de son être.

Celui-là seul sait ce qu'il est et se sent vivre, qui est parvenu à reconnaître expérimentalement le principe divin qui est en lui. Ce sentiment vif et profond n'est connu que de ceux qui l'ont éprouvé. On ne peut en donner une idée ; les termes sont impuissants à l'exprimer, car il ne répond à rien de terrestre.

Alors, tout un monde de sensations, d'émotions, de réalités inconnues, se manifeste à lui avec une telle évidence qu'il n'y a plus de place pour la moindre hésitation. Sans efforts, sans même y penser, il se sent supérieur au monde physique qui l'entoure. Ce principe divin palpite en lui, se substitue à ce qu'il prenait pour son être, et devient sa vie propre.

C'est la divinisation de la nature humaine ; et celui-là seul a le droit de se croire et de se dire chrétien, qui a le sentiment que Dieu est sa vie, son être, son individualité. Ce n'est plus l'homme qui vit, mais le Christ sous forme humaine. La nature humaine est reléguée au second plan ; elle n'est plus que l'enveloppe, le suppôt de Dieu.

Que personne donc ne se flatte soi-même et n'ose se dire chrétien dans d'autres conditions. Une telle prétention serait illusoire et sacrilège.

Cet état d'âme se traduit par un dévouement sans bornes au service du prochain. Quiconque risque sa vie pour sauver son semblable, n'est peut-être pas encore un chrétien ; mais il accomplit un devoir de chrétien. Les dévots n'ont aucun titre à prendre ce nom, fussent-ils prélats ou docteurs.

Si on demande au chrétien qu'elle est sa foi, puisqu'il n'adopte le symbole d'aucune église, il répond qu'il croit au bien, et n'a d'autre ambition que de le réaliser en lui.

Les honneurs et les richesses, objet d'une si ardente convoitise, ne le touchent pas. Il fait fi des honneurs, et n'estime la fortune que dans la mesure où elle lui permet de faire le bien. Il a horreur des jouissances, les considérant comme la plus dangereuse illusion.

En ce qui concerne la doctrine chrétienne, elle remonte au Christ, et, par lui, aux premiers jours du monde, puisqu'il est la réalisation vivante des aspirations de l'humanité.

Il est inutile d'ajouter qu'un chrétien respecte les convictions de tous, du moment où elles sont sincères. Les églises matérielles de la terre sont, du

reste, nécessaires pour commencer l'évolution religieuse. Aucune n'enseigne le mal ; toutes enseignent le bien à leur manière : cela suffit. Le seul tort qu'elles puissent avoir est de se croire parfaites, de nier qu'on puisse aller au-delà, et d'assujettir l'humanité à des rites respectables, sans doute, en ce qu'ils figurent, mais impuissants par eux-mêmes à conférer la perfection.

Quant au chrétien, il relève de l'Eglise invisible, et, s'il participe extérieurement aux pratiques d'un culte, il n'entend pas se soumettre à des formules humaines, car le Christ l'a affranchi de toute loi de servitude.

Il tient pour règle invariable que l'homme ne peut être sauvé par quoi que ce soit d'extérieur à lui ; il faut qu'il incarne le bien et le manifeste dans ses actes.

Loin de se croire des êtres privilégiés, les chrétiens professent n'avoir aucune qualité spéciale. Tout homme, fût-il le plus inculte, possède en germe ce qui doit devenir, avec le temps et l'épreuve, la magnifique floraison chrétienne. Tous sont destinés à manifester en eux la nature divine.

Ces vérités forment la base du Christianisme.

Je vais développer, dans deux entretiens, nos croyances dogmatiques et morales, laissant à chacun le soin de les apprécier comme il lui conviendra. Pour éviter les graves écueils d'un enseignement dogmatique qui, stéréotypé dans les esprits, devient à la longue un credo stérile et immobilisant, j'emprunte à l'antiquité sa forme dialoguée, qui permet aux objections et aux réponses de se produire tout naturellement.

Ce livre s'adresse à ceux qui sont capables de le comprendre : on aurait tort d'y voir une attaque contre les formes extérieures du culte. »

Evidemment, comme l'auteur vient de le dire lui-même, la *Rénovation religieuse* ne s'adresse pas à tout le monde ; j'ajouterai : elle ne s'adresse pas même à *tous* les *spirites*. Car, en effet, il y a spirites et spirites. Ceux de vos lecteurs qui cultivent ce genre de spiritisme que je qualifierais volontiers de « spiritisme de Salon », parce qu'il défraye les 5 o'clock et les soirées mondaines, n'y trouveront point ce qu'ils cherchent, c'est-à-dire un passe-temps agréable, satisfaisant les facultés surexcitées de leur imaginative. Pas davantage, il n'intéressera les spirites athées qui font du spiritisme, purement une science expérimentale, appelée à *détruire le sentiment déiste, inné à l'être humain*.

Non, il est certain, la *Rénovation Religieuse* ne saurait plaire à ces deux sortes de lecteurs de votre Revue. Il n'en est pas de même des spirites à âmes religieuses, généralement Kardécistes et disciples du grand apôtre Léon Denis. Ceux-ci, autant assoiffés de vérités religieuses qu'écœurés par les contradictions des dogmes, qui enseignent une morale et justice boiteuses, s'enthousiasmeront du livre que je leur recommande, parce qu'à la place des habituelles interprétations caduques, sinon fausses, des Ecritures, ils trou-

veront les enseignements clairs et logiques des chefs de l'Eglise invisible. C'est donc à eux seuls que je recommande le superbe volume susnommé, que je viens de lire et relire, présumant qu'ils y puiseront comme moi, science et consolation.

CLAIRE G.

LE SPIRITUALISME DÉMONTRÉ SCIENTIFIQUEMENT

Réponse à M. Gaston Méry.

MES CONCLUSIONS

(Voir *Revue de mars et de mai*).

Nous marchons à grands pas vers la lumière ! Encore un dernier effort, un peu de bonne volonté et le voile qui pèse si lourdement sur l'esprit de M. G. Méry tombera de lui-même, et la borne disparaîtra pour lui laisser voir le fait.

Déjà, il affirme le phénomène spirite ; il y croit tout autant que le plus fervent de ceux qui préconisent la doctrine spiritualiste ; et il est même très mécontent si l'on se permet de douter de ses sentiments, de ses croyances. « Ce qui nous sépare de vous », me dit-il, « ce n'est pas que nous niions le phénomène spiritualiste alors que vous l'affirmez ; c'est que nous différons d'opinion sur les causes de ce phénomène ; il y a une nuance. »

Et cette nuance, qui met entre nous un abîme et qui est le « To be or not to be », de Shakespeare, c'est ce pauvre désincarné qui en est la cause ; c'est lui qui fait tout le mal. C'est le cauchemar, c'est la bête noire de M. le Directeur de l'*Echo merveilleux* ; il n'en veut à aucun prix : Foin du spiritisme, s'il faut y croire à de tels sacrifices. « Nous n'avons pas besoin », dit-il, « de cette hypothèse, pour expliquer ce phénomène » ; — les vivants lui suffisent, car tout pour lui est dans le subjectif !...

« Il n'y a aucune raison de supposer que le phénomène est dû à un esprit désincarné, plutôt qu'à tout autre genre d'esprit (sic). Cette objection de sa part m'a rendu perplexe et je me suis creusé la tête pour savoir de quel autre genre d'esprit ce bon M. G. Méry veut parler.

Quelle fut donc cette entité invisible, ange ou démon, qui est venue ainsi s'immiscer dans mes affaires privées et a pénétré jusque dans les replis les plus secrets de mon cœur pour en faire surgir ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré ? Quelle fut cette puissance qui s'est manifestée à moi d'une manière aussi intelligente, aussi évidente, jusqu'à revêtir la forme de l'être que j'aimais ?...

« Je n'en sais absolument rien », répond M. G. Méry ; « ce que je sais,

c'est que l'origine du phénomène m'échappe, comme à vous-même, et que c'est arbitrairement que vous voulez y trouver une preuve expérimentale des doctrines du spiritualisme ». Puis il ajoute avec une pointe d'ironie marquée : « Il n'y a là aucune évidence qui s'impose à mon intelligence. Il me faudrait une petite démonstration ; et c'est cette petite démonstration que j'attendais de vous. Malheureusement, je l'attends encore, et il y a gros à parier que je l'attendrai longtemps. » M. Gaston Méry, dans sa simplicité naïve, ressemble absolument à cet enfant qui, pour la première fois, entend le tic-tac de la montre et dit à son père : Papa, je voudrais bien voir la petite bête qui est cachée là-dedans.

Voyons, Monsieur le Directeur, mettons un peu d'ordre dans les idées, un peu plus de logique. Vos notions en psychologie paraissent être quelque peu confuses et rudimentaires. Vous êtes, je soupçonne, plus matérialiste que spiritualiste ; vous ne croyez qu'à ce que vous voyez, à ce que vous touchez... Mais, êtes-vous bien certain que ce que vous voyez est le réel ? Je n'oserais l'affirmer.

Vous voulez absolument que ce soit *un tout autre genre d'esprit* que celui du désincarné qui est venu se manifester dans les séances dont je vous ai fait un extrait. Je voudrais bien, pour vous être agréable, pouvoir vous faire cette concession ; mais « je ne peux pourtant pas vous croire, comme cela, uniquement parce que vous le croyez vous-même. » C'est vrai, les croyances des uns ne s'imposent pas à l'esprit des autres et ne déterminent pas leurs convictions.

Or donc, raisonnons. Quoique vous puissiez penser de *cet autre genre d'esprit*, de ce mythe que vous voulez faire gober aux ignorants et aux simples d'esprit, la question doit être ramenée au dilemme suivant : Ou ce sont les incarnés qui, seuls, coopèrent à la production du phénomène spirite, ou ce sont les désincarnés qui interviennent avec les terrestres humains dans ces manifestations.

Mais l'un et l'autre, incarné et désincarné, sachez-le bien, n'ont été, ne sont et ne seront jamais que le même esprit, affectant des formes variées et sans nombre, suivant le milieu, la sphère où ils se trouvent : — L'esprit — un et divers.

J'admets pour un instant avec vous que l'incarné est le seul acteur dans la représentation des phénomènes qui se produisent sur la scène du monde. C'est le « sub-conscient » du médium ou le mien, ce « moi inférieur » qui est plus maître que moi — d'après ceux qui professent ces théories — de mon cerveau que « le moi supérieur » ; c'est « lui » qui est au courant de tout ce que fait « l'autre » et qui a, de plus, des idées et des opinions le rendant complètement indépendant de son « co-associé ». C'est lui qui s'extériorise, qui se manifeste par la typtologie, la télékinésie, la télépathie, la téléplastie,... l'auto-suggestion,... et les *tutti quanti* autres manières....

Où je vous concède tout cela ; mais je ne vois pas où tout cela nous conduit ; et ce n'est qu'*arbitrairement* que vous voulez éliminer le désincarné de nos affaires pour y substituer un X indéterminé qui ne sert qu'à rendre la question plus compliquée, au lieu de la simplifier. Car, quand vous aurez amoncelé hypothèses sur hypothèses, théories sur théories, quand vous aurez avec l'aide du physiologiste et du chimiste disséqué, divisé les atomes ; que vous les aurez unis et combinés sous toutes les formes possibles et imaginables ; quand vous aurez déterminé et classé toutes les facultés de tous les corps connus et de tous ceux qui seront certainement encore découverts dans les siècles à venir, il vous faudra, malgré tout, infortuné M. Méry, retourner en arrière et remonter au principe ; à Celui qui le premier a donné la « première chiquenaude » et a mis tout en branle... Et, à moins de reconnaître dans la cause du monde sensible le plus haut degré de l'intelligence consciente et de volonté, il faudra renoncer à comprendre la possibilité de la raison humaine, la possibilité même de l'univers.

C'est faute de pénétration que nous comprenons et concilions si peu de chose. Les esprits agissent sur les humains incarnés d'une manière diversée et occulte ; ils se manifestent à eux par les pensées qu'ils suggèrent et par certaines influences. Ils constituent une puissance de la nature. « Il n'y a rien », a dit avec justesse certain auteur, « dans l'invisible qui ne soit figuré sur la terre. Le monde invisible est le reflet de l'humanité. Il participe par la pensée à nos joies, à nos peines. Parents, amis, indifférents, tous subsistent et sont ramenés par l'attraction des habitudes et des souvenirs vers les lieux et vers les hommes qu'ils ont connus.

« L'action du monde visible sur le monde invisible, et réciproquement, est une des lois, une des forces de la nature nécessaire à l'harmonie universelle, comme la loi d'attraction. »

Et quoi que vous en pensiez ou disiez, brave Monsieur Méry, vous ne pourrez faire que les choses ne se passent ainsi ; car elles sont immuables et ont été ordonnées ainsi de toute éternité. C'est un principe existant de tout temps, — et tout principe tient sa nature de l'absolu. — Ne pouvant ni le comprendre, ni l'expliquer, vous en doutez : c'est un signe d'ignorance. Mais les temps viendront où la vérité apparaîtra à vos yeux dans tout son éclat. Cet esprit dont vous bornez l'action à vos sens physiques et matériels et que n'apercevront jamais les analystes et les classificateurs qui passent leur vie à recueillir et à grouper des phénomènes, cet esprit qui pénètre tout, anime tout et transforme tout, que le Spiritualisme affirme avec Platon, agit sur notre âme par l'amour, comme il agit sur notre raison par l'idée. « Mens agitat molem. »

C. q. f. d.

PROF. C. MOUTONNIER.

Brunate (Como), le 5 juillet 1904.

LA TÉLÉPATHIE AVEC FIL. — L'ONGUENT DES SORCIÈRES

Toujours à l'avant-garde de la science psychique, M. de Rochas vient de tenter et de réussir de nouvelles expériences très attachantes. Il les donne modestement « comme une simple indication pour les personnes qui le suivent dans cette voie encore inexplorée ».

La première série de ces expériences concerne ce que M. de Rochas appelle la *Télépathie avec fil*, c'est-à-dire la transmission à distance et à l'insu du sujet, d'une influence psychique au moyen d'un corps conducteur, eau, fer, etc...

« Je sortis le matin avec le médium Politi, raconte M. de Rochas, que j'emmenai sur le bord de la Marne. Je le priai alors de tremper sa canne dans la rivière où je plongeai moi-même la mienne en faisant un effort musculaire (1). Cet effort déterminâ une contraction violente du bras du médium qui faillit tomber à l'eau, comme si celle-ci l'avait attiré. Je recommençai deux ou trois fois dans des positions diverses et je constatai qu'une barque ou un petit cap interposés entre nous deux en arrêtait l'effet. »

D'autres expériences furent exécutées en prenant pour agent de transmission les rails d'un tramway. M. de Albertis, qui concourut à ces dernières expériences, les rapporte ainsi : « Le colonel se mit sur le pont de Joinville, qui traverse la Marne, et où passe la ligne du tramway de Champigny. A l'insu de Politi nous avons arrêté nos conventions. Il était alors 10 h. 40 du matin, Politi et moi nous devions nous éloigner de de Rochas en longeant l'un des rails dans la direction de Champigny et en marchant rapidement. Tous les 20 ou 30 mètres je devais ordonner au médium de prendre contact avec le rail en appuyant sa canne dessus, et je devais espacer mes ordres de telle façon que l'un des contacts se produisit à 10 h. 55 très précises... Le médium ne connaissait pas nos accords. Aussi, quand nous fûmes à une centaine de mètres de de Rochas et qu'il toucha le rail, il fut surpris de ne pas recevoir de secousse. « Nous sommes déjà trop loin, me dit-il. — Ne t'inquiète de rien, lui répondis-je, nous avons la consigne de marcher et nous ne devons pas penser à autre chose. » A mesure que nous nous éloignions, je répétais de temps en temps à Politi l'ordre d'appuyer sa canne sur le rail, ce qu'il faisait nonchalamment comme si l'insuccès était déjà prouvé.

« Enfin, voilà 10 h. 54, nous sommes à onze cents mètres du colonel. Je laisse encore passer cinquante-cinq secondes, après quoi j'ordonne à Politi de toucher le rail. Il obéit, le sourire aux lèvres, mais à peine a-t-il eu le

(1) M. de Rochas note que Mesmer avait fait au XVIII^e siècle, une expérience analogue.

temps d'approcher sa canne du fer qu'il jette un cri de douleur et un juron en pur patois romain. Je constate que ses doigts sont contractés et que les tendons du poignet vibrent violemment. En faisant un effort, le médium arrache sa canne du rail, la jette loin de lui et se frotte la main. »

« L'expérience avait réussi d'une façon indéniable, mais il fallait la répéter ainsi que j'en étais convenu avec de Rochas. Nous nous éloignâmes encore... l'autre secousse devait se produire à 11 heures précises. Nous parcourûmes ainsi 205 mètres. A deux reprises, Politi, devenu plus timide parce que la main lui faisait mal, toucha le rail mais sans résultat. Ce fut à 11 heures et quelques secondes qu'il sentit enfin la deuxième secousse. »

MM. de Rochas et de Albertis renouvelèrent le jour suivant ces expériences avec Politi, à une distance moins grande mais en variant davantage la forme des phénomènes. Il ne s'agit donc pas d'une coïncidence de hasard mais de faits renouvelables à volonté.

Chez un autre sujet, Mme Lambert, M. de Rochas obtint la transmission des contractures, non seulement au moyen du rail et de l'eau, mais par l'intermédiaire d'un fil de fer galvanisé de 200 mètres de long soutenu par des supports isolés comme un fil de télégraphe. Analogie plus frappante encore avec la télégraphie électrique, les contractures ne se transmettaient plus si le fil de fer communiquait au sol par un autre fil. En opposition, au contraire, avec le fluide électrique, les effluves humains ne seraient pas transmissibles au moyen d'un fil de cuivre.

Une grille de fer agit sur ces effluves comme condensateur et en augmente la force. Un jour M. de Rochas projeta les rayons digitaux de sa main sur Mme Lambert, à travers un grillage de fer plié en quatre doubles. Il produisit ainsi une commotion terrible ; le sujet fut contracturé de tout le corps et perdit connaissance.

Les radiations des doigts et celle des yeux peuvent se transmettre sans conducteurs. Lorsque M. de Rochas pinçait l'air sur la ligne droite rejoignant l'extrémité de son doigt ou son œil à un point déterminé du corps du sujet, le sujet ressentait le pincement au point visé. Il y aurait donc influence invisible mais physique entre les hommes. Quelle lumière ces faits, bien confirmés, projettent sur la psychologie des foules, l'influence des fréquentations, la sympathie, les antipathies !

M. de Rochas a abordé l'étude et l'explication de phénomènes plus étranges. Tout le monde a entendu parler de l'onguent des sorcières dont elles se frottent pour aller au sabbat. Or, en frottant les points hypnogènes d'un troisième sujet (1) avec de l'onguent *Populeum*, onguent inoffensif mais où il entre de la feuille de peuplier et de la belladone, comme dans la pommade

(1) Jeune fille de 18 ans.

des sorcières, le sujet a exériorisé sa sensibilité cérébrale et, de plus, a déclaré spontanément, et sans suggestion de M. de Rochas, apercevoir des visions d'hommes et de femmes nus dansant sous la présidence d'un diable. Certaines substances provoqueraient donc régulièrement chez des sujets sensibles, certaines séries d'idées, demeurant les mêmes à travers les siècles? Ou, si l'on préférerait expliquer le fait par une lecture de pensée, (le sujet voyant dans la pensée de M. de Rochas que l'onguent Populeum ressemble à l'onguent des sorcières, lesquelles avaient telles visions, etc...) il faudrait au moins convenir que certaines substances facilitent singulièrement la suggestion mentale involontaire et la pénétration de pensée.

ALBERT JOUNET.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY

A LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES PSYCHIQUES DE MILAN.

(Extraites de la Revue «Luce e Ombra»)

PREMIÈRE SÉANCE. — Vendredi 28 février 1904.

Sont présents les membres seuls du Comité, sauf M. Cipriani qui est venu assister seulement à la quatrième séance. La transition du médium de l'état normal à l'état de transe, présenta les signes suivants qui se répétèrent à chaque séance : de l'inquiétude, de la somnolence, des frissons, des contorsions. Durant la transe, le médium avait les yeux fermés en apparence, quoique par moments il eût l'air d'examiner les objets qu'on avait apportés et de tourner la tête du côté des personnes auxquelles il parlait. Le réveil présenta les mêmes symptômes en sens inverse, accompagnés à la fin de bâillements prolongés.

La première séance fut seule préparatoire ; les diverses entités qui s'y manifestèrent l'une après l'autre, par l'intermédiaire du médium, se firent connaître par des signes caractéristiques particuliers qui se maintinrent constamment pendant tout le cours des séances. De celle qui se borne à des discours, nous ne faisons pas de rapport, parce qu'elle n'offre aucun intérêt pour les recherches.

La deuxième et la troisième séances, dont nous donnons le compte-rendu à titre de complément et d'explication, n'auront, comme nous l'avons remarqué, qu'une valeur relative pour le Comité. Par ces rapports et les autres les signataires ont l'intention simplement de certifier les faits et les conditions, selon lesquelles ils ont eu lieu, pour en tirer ensuite telles conclusions d'ordre général qui résulteront naturellement de l'accord des témoignages.

Aucune signature ne fut jamais demandée aux invités et le Comité s'est

borné à ajouter aux anciennes celles qui sont venues se présenter spontanément.

A. MARZORATI, *publiciste*.

DEUXIÈME SÉANCE. — *Mardi 1^{er} mars.*

La séance commença à 8 h. 30 soir. Tous les membres du Comité se composant de sept personnes furent présents, et il y eut en plus un invité.

Le médium, déjà quelques minutes avant l'heure précédemment fixée par lui pour la réunion, s'était montré agité et avait donné des signes de commencement de transe ; après un court silence, dans la chambre fermée à clef et éclairée par une petite lampe rouge, sombre, de M. Redaelli, une entité vint souhaiter le bonsoir aux personnes présentes auxquelles il exprima le désir que le médium fût soigneusement visité. Sur ces instances celui-ci se dépouilla aussitôt de sa jaquette et de son gilet et ôta ses souliers. Le D^r Clericetti le visita en faisant glisser sa main sur son corps, en en pressant fortement toutes les parties, tandis que MM. Odorico et Avanzini examinaient les habits, fouillant les poches et y laissant deux crayons, une petite clef de montre, un portefeuille, quelques pièces d'argent et une montre.

Le médium remit ses vêtements, aidé par ceux qui sont présents et les invita à s'asseoir en demi-cercle à environ deux mètres de lui ; et puis la même entité déjà parue s'exprima ainsi, d'une voix assez basse :

« Le contrôle du médium est indispensable. Votre médium est également disposé dans les prochaines réunions, qui serviront précisément plus spécialement au contrôle, à venir dans un sac à manches fermé d'où sortiront les mains laissées libres. Il est nécessaire d'exécuter avec précision les divers ordres concernant l'augmentation ou la diminution de la lumière rouge, ou la suppression totale de chaque lumière.

« La batterie sera mieux formée s'il y a des dames présentes. Sur plusieurs milliers de séances tenues avec les deux sexes, une seule est restée sans résultat. Comme dans la vie ordinaire, aux pères, aux frères, aux maris sont unies dans le travail, dans l'étude, dans tout et partout, les mères, les sœurs, les épouses ; de même dans le monde des esprits, les deux sexes apportent leur contingent numérique et leur coopération.

« L'influence féminine (d'une dame incarnée présente à une séance) est une influence très profonde et douce. L'élément nerveux est très salubre et sur ceci vous ne devez nourrir ni doute, ni peur.

« Les personnes d'un âge très avancé ne conviennent pas. Tous seront bienvenus, même ceux qui sont unis par les liens du sang aux autres assistants. Parmi les esprits ici présents et que vous ne voyez pas, il y a ceux de pères, de mères, de frères et de sœurs. Avant de lever la séance, je désire que vous me demandiez l'explication d'un doute quelconque qui vous préoccupe. »

L'esprit du D^r Robinson sera présent ce soir. C'est le voyageur célèbre qui a déjà fait deux ou trois visites à la Terre-Sainte.

L'esprit d'un Hindou mahométan viendra aussi.

Le médium se tut pendant quelques moments. Les frémissements et les tremblements convulsifs de tout son corps nous annoncèrent le changement de la personnalité qui s'empara de lui; et puis de la voix et de gestes très variés, il salua en langue indoustane, comme suit :

« Salâm, salâm, sayyed ! » (Paix, paix, ô maître ! Comment vous portez-vous, Monsieur ? — (Traduction du D^r Griffini). Il continua ensuite en mauvais anglais, parla en anglais vulgaire, pauvre et puéril, parlé par les gens de couleur : « My name is Abdul ! Je speak Ingli ? » (*Sic*). (Autrement : Je me nomme Abdul. Parlez-vous anglais ?) Le D^r Clericetti vers lequel l'entité se tourna, répondit qu'oui. Abdul se tourna alors vers le D^r Griffini qui lui avait demandé d'expliquer en anglais ces mots dits en indoustan, et l'entité lui répondit ainsi :

« Tum veut dire « comment » (1) ; « tum gais, signifie : « comment vous portez-vous » ; « sorhib veut dire, « monsieur » et mamsâ, « madame ».

Invité à prononcer d'autres mots indoustans, il dit : « hati, cita, roti », et les traduisit : « éléphant, léopard, pain ».

Il demanda ensuite aux personnes présentes si elles connaissaient la religion musulmane et le Coran de Mahomet ; puis il dit la formule arabe « bismilla » (c'est-à-dire au nom de Dieu), et l'autre : « lâ ilâ illa Allâh wa Muhammad rasul Allâh » (non c'est Dieu qui est Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu) ; il récita en très bon anglais le premier chapitre du Coran qui signifie : Gloire à Dieu, le Seigneur de l'Univers, élément et miséricordieux. Roi du jour de la résurrection. Nous t'adorons et demandons ton aide; conduis-nous dans la bonne voie, la voie de ceux que tu as privilégiés, non celle de ceux qui mériteront ta colère et de ceux qui se sont perdus. »

(1) Paroles textuelles de l'entité: *tum*, veut dire comment, et *tum gais*, comment vas-tu: (Le D^r Griffini, qui a fait le rapport, s'est borné à reproduire fidèlement et d'une manière complète tout ce qu'il a entendu dire du médium par rapport à telle ou telle personnalité, sans en discuter les erreurs fortuites et les inexactitudes. Après une longue attente durant laquelle le médium fit mouvoir avec bruit dans l'air des cartes postales, depuis le commencement de la séance sur la petite table située entre lui et les assistants, quelques-uns d'abord, et tous ensuite, constatèrent une lumière vague, mouvante, phosphorescente, qui s'éloignait ou se rapprochait d'eux de temps en temps, ou allait se poser à la hauteur de la table; paraissant et disparaissant à l'improviste suivant une ligne en « zig-zag ». Les docteurs Ferrari et Claricetti, et l'ingénieur Odorico, eurent la sensation que la lumière s'approchait d'eux, jusqu'à les toucher presque; quant au D^r Griffini, il lui sembla que la lumière ne s'éloigna jamais d'un mètre des autres et de la place.

Abdul annonça ensuite, toujours en mauvais anglais, l'arrivée de Sahib Denton (M. Denton) et demanda qu'on éteignît toutes les lumières.

La forme de cette lumière faible, verdâtre, pendant l'apparition de laquelle le médium battait des mains pour montrer qu'elles étaient libres, variait fort comme aussi son intensité, dont le degré ne dépassa jamais celle d'une phosphorence extrêmement faible, laquelle à diverses reprises apparaissait et disparaissait et prenait tantôt la forme d'un carré d'environ 10 x 10 centimètres, et tantôt d'autres formes diverses.

On demanda la lumière rouge.

A l'aide de celle-ci on put lire écrits sur une feuille de papier mise sur la table en face du médium, les mots suivants :

« Welcome you from Spirit world. »

Prof. DENTON.

(Traduction : Le Prof. Denton vous salue du monde des esprits.) L'Indou Abdul (1) annonça ensuite l'arrivée de Sahib White, un ministre anglican, qui salua les personnes présentes et parla ainsi : « Chers Messieurs, je serai très bref. Je sais que vous cherchez seulement la vérité, c'est là une recherche absolument libre. Je suppose que vous avez étudié cette preuve depuis longtemps, je tâcherai donc de vous aider. Je sais que quelques-uns ne croient pas aux phénomènes spirites et je suis sûr que vous serez très contents, à l'avenir, des phénomènes auxquels j'essaierai de vous faire assister, comme cela eut lieu déjà dans plusieurs séances en Australie avec les professeurs Stamford et Cartie.

« Je suis heureux de vous avoir été présenté et de pouvoir rester en communication avec vous. Je ne suis pas un bon chanteur, mais toutefois, en vous saluant, je déclamerai deux ou trois strophes. »

En effet, le médium chanta quelques vers d'une voix sonore, interne, à la « struggle for the bread » (la lutte pour le pain) et aux peines de l'existence.

Avec des frémissements et des contractions habituelles, caractérisant le changement de personnalité, Abdul revint et demanda un tapis et un éventail. Le Dr Ferrari fournit le tapis ; l'éventail fut promis pour la séance suivante. Et puis, Abdul demanda qu'on fit l'obscurité et quelques minutes après, à la lumière rouge, les assistants purent observer dans la main gauche un petit nid du diamètre d'environ six centimètres et de la profondeur de quatre, tissé de petits morceaux de paille, entremêlés de laine.

MM. le Dr Ferrari, l'Ing. Odorico et Avanzini constatèrent que le nid était tiède au toucher ; il contenait un petit œuf de la dimension d'une noisette, que le médium prit avec deux doigts pour l'offrir aux assistants.

(1) Concernant l'exactitude ou au moins d'un terme semblable, voir la note précédente du Dr Griffini.

L'entité expliqua qu'il s'agissait d'un nid de « munie », des petits oiseaux blancs d'Australie, connus aussi en Italie.

Ayant posé le nid sur le tapis, survint une autre personnalité qui parla pendant vingt minutes ; puis Abdul revint et celui-ci ayant fait remarquer que l'œuf contenu dans le nid pourrait être plus avantageusement couvé que détruit, redemanda l'obscurité et Abdul lui-même emporta la couvée.

Le D^r Robinson revint parler, et fit l'éloge de Bailey qu'il avait bien étudié et contrôlé.

« Vous faites des recherches sur le fait le plus important qui existe et avec un homme qui est déjà dans la vie future. Avec lui, vous ne pouvez pas trouver de réponse à vos recherches. Le monde des esprits est le monde réel, puisque la vie a acquis par lui son plus haut degré de stabilité et ne peut plus changer. L'esprit est une entité stable, tandis que l'homme est encore esprit et corps. L'esprit en est la partie immortelle et immuable et Dieu vous l'a donné.

« L'homme est une construction spirituelle robuste (man is a strong spiritual building). Tandis qu'il est dans la chair, il ne doit rien craindre de la vie spirituelle qui sera une vie plus élevée (progressive life). Autour de vous, il y a des esprits en grand nombre qui ont établi (established) l'identité de la vie d'outre-tombe et qui reviennent pour communiquer avec ceux qui sont encore dans la chair, pour convaincre les hommes que cette puissance existe. Il n'y a plus ni Hébreux (Jews) ni Gentils, parce que tous sont frères.

« J'espère pouvoir vous parler plus longtemps une autre fois sur des sujets intéressants. — Bonne nuit. »

Ayant demandé la lumière rouge, le médium sortit peu à peu de sa transe. La séance fut close à 10 heures du soir.

Avanzini Mario, Baccigaluppi Angelo, Clericetti Dott. Emilio, Ferrari Dott. Francesco, Marzorati Angelo, Odorico Ing. Odorico, Redaelli Giacomo, Griffini Dott. Eugenio, secrétaire des séances.

QUATRIÈME SÉANCE. — *Vendredi 4 mars.*

On visita en premier lieu la chambre et la séance commença à 8 h. 30 du soir. Tous les membres du Comité étaient présents, sauf M. Baccigaluppi et il y avait, en outre, trois invités. La chambre était éclairée par une lumière rouge. Le médium tomba en transe progressivement et avec les symptômes habituels, et l'entité qui se fit nommer le D^r Whitecombe recommanda, par la bouche du médium, la plus grande ponctualité aux assistants à se trouver aux réunions et les pria de s'asseoir en bon ordre et en silence à une certaine distance (environ deux mètres) de lui. Il leur dit qu'il se présentera ce soir des nouveaux venus différents de ceux présents à la dernière séance, et les invita à garder, autant que possible, l'ordre dans lequel ils étaient placés

l'autre fois. Il appela ensuite à lui le D^r Griffini qui, seul, devait passer la visite ce soir.

L'invité ôta successivement et examina la jaquette, le gilet et les souliers du médium. Il tira de la jaquette quelques feuilles de papier et un porte-feuille et les garda sur lui pendant toute la séance. Il laissa toutefois au médium un canif et un mouchoir. Il passa ses mains avec force et plusieurs fois sur les bras, le dos, la poitrine et les jambes du médium qui était ainsi à moitié déshabillé, et dont il examina surtout les cavités, sans y rencontrer la présence d'aucun objet, malgré la plus grande attention qui y fut apportée. Avant que l'entité ne parlât, elle pria de vouloir se hâter, parce que le médium éprouvait une pénible sensation de froid, et elle insista pour que dans les prochaines séances on s'arrangeât à le mettre dans un sac.

Le médium s'assit à sa place ; devant lui se trouvait la petite table déjà décrite, et couverte du tapis examiné antérieurement, et sur la table était un éventail japonais fourni par le D^r Clericetti.

Après quelques minutes de silence, une nouvelle personnalité vint saluer les assistants avec son « Salâm, salâm », et parla dans son « broken english » (mauvais anglais) et pittoresque déjà mentionné ; lui ayant demandé son nom, il dit : « Je suis Abdul. » Celui-ci annonça que le professeur Robinson s'est rendu à Babylone, d'où il apportera ce soir quelques tablettes de forme conique. Il prévient ensuite que le prof. Denton et l'indien Selim (1) viendraient se manifester, et il demanda, dans cette intention, qu'on fit de l'obscurité.

Abdul expliqua au D^r Clericetti que Selim apportera à présent douze petites pierres précieuses ni taillées, ni lavées, et qui viennent de son pays même, qui se trouve sur les monts Himalaya.

La lumière rouge fut éteinte, après quelques minutes tous les assistants aperçurent une tache phosphorescente et verdâtre plus intense que celle qui apparût dans les séances précédentes. La lumière changea de place, tourna et se dirigea depuis le point où, selon toute supposition, était assis le médium, jusqu'au point d'où provenait la voix de celui-ci, car on remarqua que l'entité Abdul continua, sinon à parler, du moins à prononcer des mots saccadés, à faire des questions dans une langue inconnue à l'autre entité indoue (Selim e Mahmud) et finalement en langue anglaise incorrecte au professeur Denton, à la lumière, comme l'expliqua Abdul. A un certain moment, tandis que la lumière était montée presque jusqu'au plafond de la chambre (haute de 3 m. 65), le médium dont la voix, à en juger par la provenance, indiquait qu'il était assis à sa place habituelle, pria Denton de des-

(1) Sillim, d'après la prononciation constamment employée par le médium, avec l'accent tonique sur la première syllabe.

cendre et la lumière obéit et vint se poser sur la table. Pendant tout ce temps, la lumière garda une forme circulaire ou ovoïde d'un diamètre moyen de 10 centimètres; puis la forme changea, en s'allongeant comme une bande de 20×2 centimètres. Le médium demanda aux assistants s'ils voyaient la main de Denton. Ils répondirent que non.

Alors la traînée lumineuse se replia sur elle-même jusqu'à ce qu'à la fin elle prit la forme d'une main rude avec l'index étendu ; ce phénomène fut observé par tous ceux qui étaient présents.

Puis, la phosphorescence disparut et l'entité actuelle demanda la lumière rouge, montra quelques pierres sur l'éventail japonais d'où elle les fit passer sans les toucher avec la main sur une feuille de papier qu'il avait posée sur la terre à sa droite. Les ayant examinées après la séance, on en trouva onze qui, après vérification faite par un expert, l'une après l'autre furent reconnues être de véritables rubis. Abdul se tourna vers le Dr Griffini, lui demanda s'il connaissait l'Inde et lui recommanda d'y aller pour assister aux merveilleux phénomènes exécutés par les fakirs et les yoghis. Pendant quelques instants d'inaction du médium et de silence, on remarqua un changement de personnalité.

Le prof. Denton s'annonça par la phrase suivante : « My name is Denton » (Je me nomme Denton). Il observa que la chambre où se tenaient les séances n'était pas suffisamment aérée, chose indispensable, ajouta-t-il, pour la production des phénomènes spirites. Et puis il continua ainsi :

« Je parlerai, Messieurs, d'un fait qui se vérifiera ce soir. A Melbourne, on conserve depuis plusieurs siècles des tablettes babyloniennes. Le mode d'écriture babylonienne consistait à inciser les cunéiformes au moyen d'un coin en métal sur la surface encore humide des tablettes d'argile de la dimension moyenne d'une brique de savon ordinaire. Sur quelques-unes de ces tablettes, on écrivait d'un seul côté et sur d'autres sur les deux côtés. Leurs formes étaient tantôt rondes et tantôt carrées, comme on le voit dans les riches collections du Musée britannique. Les caractères incisés sont tantôt si minimes, qu'ils exigent un verre grossissant pour les lire. Après que l'empreinte est prise on la fait sécher au soleil et on la garde dans des bibliothèques appropriées annexées aux palais des rois. Le pouvoir spirite (spirit power) a la capacité d'en porter ici par le moyen du passage de la matière et la désagrégation électrique des corps en des millions de parcelles ; il est capable aussi d'en lire les caractères. Ce passage à travers ou entre la matière (through or between matter) est la chose la plus curieuse. Il y a des phénomènes de désagrégation, de matérialisation et de dématérialisation. Il faut aller avec prudence pour se prononcer en faveur ou contre la possibilité d'un phénomène, considérant que vous voyez aussi la matière-eau (acqua) changer d'état, de liquide devenir solide, en glace et aériforme en vapeur.

Maintenant, ces mémoires babyloniens écrits sur de l'argile se trouvent dans les musées d'Europe conservés dans des milliers de tablettes exposées au public. Parmi les lieux de provenance, il faut noter Nippur qui s'écrit aussi (Niffur (1) où on en recueille de l'infini.

Ils racontent l'histoire des anciens et contiennent la chronique ancienne de Babylone. L'âge du monde est à présent de 6.000 ans. Les chroniques cunéiformes du règne de Sargon datent de 3.600 (2) avant Christ ; c'est l'époque à laquelle remontent quelques-unes des tablettes babyloniennes qu'on a conservées.

L'archéologie n'a pas encore décidé si les Babyloniens avaient inventé l'écriture cunéiforme ou s'ils l'avaient héritée de leurs pères, les Arcadiens. Si des milliers de ces tablettes ont été exhumés, d'autres sont restés encore ensevelis dans le territoire de l'antique Babylone. L'action spirite, étant données certaines conditions, a pu les extraire, elles seront soumises à la sagacité d'un expert en archéologie qui pense qu'elles sont différentes de celles qui ont été exhumées jusqu'à présent. Le prof. Denton salua promettant de revenir.

Repos du médium avec changement de personnalité. L'Hindou Selim dit qu'il était prêt à se rendre à Babylone avec le Prof. Robinson, pour exhumer quelques tablettes ; après il demanda qu'on fit l'obscurité et Abdul revint et parla de l'Inde avec le Dr Griffini. A un certain moment, le silence se fit et soudain, à voix haute, il prévint Selim en « broken english » (mauvais anglais) de ralentir son voyage et de déposer avec soin ce qu'il y avait à porter. On entendit un bruit sec d'une pierre lancée, d'une manière inconsidérée sur la table. Abdul expliqua qu'il s'agissait d'une tablette babylonienne et demanda la lumière rouge. Les assistants s'approchèrent et trouvèrent, en effet, une tablette, sur la table, couverte d'une couche de sable résistante, et qui ayant été polie ensuite, on la trouva revêtue d'un côté de caractères cunéiformes.

Le médium donna des signes de changement de personnalité et le professeur Robinson, orientaliste, ayant salué les assistants, dit qu'il a été invité à traduire les caractères empreints sur la tablette d'argile et qu'il les croit très intéressants. Il recommande de déposer la tablette dans un endroit abrité de l'air, parce qu'elle se dessècherait complètement, et après deux ou trois jours, d'enlever soigneusement les incrustations de sable avec une brosse, afin de ne pas endommager les caractères. La tablette ayant été desséchée au soleil il était facile de la briser, ainsi qu'il arriva à plusieurs de celles apportées à M. Stanford.

(1) Ces deux sortes d'orthographe nous sont données lettres par lettres (spelled), de l'entité ultérieurement demandée par le Dr Griffini.

(2) Evidemment, il faut remonter à Sargon I, de qui seul récemment on put fixer la date, laquelle fut ainsi désignée vers l'année 3800 A. C.

Le médium se leva tout droit. Il tenait dans une main la tablette' et sans cesser de l'observer de près avec un grand sérieux, il se disposait à parler avec les gestes d'un professeur en chaire publique et pria le secrétaire d'écrire la traduction qu'il lui dictera. Cela fut fait et il répéta dans le cours de la dictée, l'acte de repolir l'objet avec une brosse fictive et de souffler dessus de temps en temps pour mieux en distinguer les caractères ; il est à remarquer que la tablette est restée intacte et revêtue de sa croûte de sable et fut seulement repolie quelques jours plus tard par le Dr Ferrari. Le Dr Robinson nous fit donc lentement et à haute voix la traduction (que nous donnions à la hâte), nous permettant parfois de réfléchir quand nous rencontrions une difficulté, ainsi que nous l'indiquions par des points, et en intercalant. Puis il fit avec les assistants, d'une voix basse, tels commentaires et telles explications, que nous donnerions en caractères ordinaires. Etant donnée l'importance de l'explication comme élément d'étude, nous la reproduisons textuellement en anglais :

« There is written... « Sargon »... it means the second, who lived 600 years before Christ... « the great King, conqueror of... and then there are the names of two cities, « Ninive and Ilam », which is not the name written in the cuneiforms, but the place indicated on the tablet... then, the names of « assur », Chief God, of « Bél, Mylitta, Istar... »

« Il y est écrit... « Sargon »... veut dire le second, qui vivait 600 ans av. C. « — Le grand roi, vainqueur de... » et puis suivent les noms de deux villes : « Ninive et Elam (1), qui n'est pas le nom écrit dans les cunéiformes, mais qui est celui de la localité indiquée sur la tablette... puis, les noms d'« Azur », Dieu principal de « Bél, Mylitta, Istar. »...

Il ajouta ensuite :

« Je crois que cette tablette avait été faite en commémoration du retour de Sargon de quelque expédition de guerre. ».

Après, la même entité dit que d'autres semblables viendront dans la prochaine séance.

Le Dr Clericetti demanda à l'entité à quelle époque remontait la tablette apportée à présent, et l'entité répondit vers 750 ou 760 avant Christ.

Suit un passage de personnalité et puis entra une entité indienne qui dit se nommer Abdalla.

Personne de ceux qui étaient présents ne comprenant le bengali, il parla en « broken english » comme avait l'habitude de le faire l'entité Abdul et il demanda si on désirait l'entendre chanter dans sa langue maternelle ou Bengali. Invité à le faire, il donna l'explication de son chant avec la narration

(1) « Ilam », est la prononciation anglaise de « Elam ».

(Note du docteur Griffini.)

d'un roman qui s'était passé à la Cour d'un Ragià, nommé « Nur Mohammed ».

Ce Ragià était aimé de tous et plus riche qu'un « feringhi » (qu'un Européen). Il résidait à Cashmir. Son fils, le prince héréditaire, s'était épris de Zulika, une jeune fille très jolie, arrêtée pour un vol de chameaux, et qui, je pense, simula une maladie afin d'obtenir du Ragià la permission de l'épouser. La maladie parût être très grave. On fit venir de Bombay un « hakim feringhi » (un médecin européen), auquel le prince promit de donner un mouceau d'or si, avec son autorité de médecin, il pouvait vaincre les refus paternels, mais ses tentatives furent infructueuses. Zulika tomba malade en prison, au péril de sa vie.

Le prince en mourant chanta alors ainsi sa douleur, sur un ton lent, mélodieux :

« Zulika, Zulika ! nasciarad dinaa Nur Mohammed ! Cabrebano Zulika canu ! Laru ninear Mohammid cariu veneaciar garru ! » Cadre riu Zulika cama nida relío ! Bane sa gar liu Nur Mahmud carudalu ! Ire Zulika caranniu leodiuta, Zulika Zulika, cane, calarme erdilaro ! »

Quand le chant fut fini, les traits du médium annoncèrent un nouveau changement de personnalité et l'entité Denton revint après quelques minutes pour souhaiter la bonne nuit aux assistants. Il demanda à plusieurs reprises s'ils n'avaient pas d'autres questions à lui soumettre. Il affirma qu'autant qu'il était possible, les conditions du milieu ambiant étaient meilleures, relativement, que dans les précédentes séances, et il renouvela la nécessité de joindre l'élément féminin pour compléter la « batterie ». Interrogé par le Dr Ferrari s'il serait possible que la Société se mît en communication directe avec les « cave droellers », les troglodytes de l'Inde septentrionale, les dépositaires des secrets des fakirs et des yoghis, il répondit qu'il n'y avait pas de meilleure autorité et plus compétente sur ce sujet que celle du prof. Taylor du Musée de Hobart en Tasmanie.

Les Drs Clericetti et Ferrari demandèrent, en outre, si quelqu'un des contrôles ou des entités qui se manifestaient par l'intermédiaire du médium, savait parler ou comprendre la langue italienne ou française, Denton se mit à expliquer longuement comment il arriverait qu'une entité autre que celles manifestées jusqu'à présent (le Dr Denton, le prof. Robinson, le Révérend White Abdul, Abdalla, Selim et Mahmud), compromettrait la liberté d'action de ceux-ci. Il ajouta de plus que, pour être en état de se présenter, ces nouvelles entités auraient besoin d'une longue période de temps pour pouvoir, comme les autres, entrer en possession avec succès des facultés de ce médium. D'autre part, celui-ci même est en relation de médiumnité avec des personnes telles que Denton et Robinson qui comprennent plusieurs langues plus importantes.

Le médium s'éveilla ensuite avec des baillements et des contorsions réitérés, et la séance fut levée à 10 heures du soir.

Avanzini Mario, Brioschi Achille, Clericetti Dott. Emilio, Ferraro Dott. Francesco, Fumagali prof. Angelo, Marzorati Angelo, Odorico ing. Odorico, Redaelli Giacomo, Sulli Rav. Aw. Guiseppe, Griffini Dott. Eugenio, secrétaire des séances.

DÉPART DE BAILEY.

Le médium Bailey nous a informés qu'il serait obligé, par raison de santé, de partir pour l'Australie, après avoir donné deux séances à Rome ; la première seulement n'eut qu'un résultat intelligent.

Nous étions désolés de cette nouvelle, car, comme nous l'avions dit dans le numéro précédent de notre *Revue*, les trois premières séances ne furent à Milan que d'une valeur relative, sous le contrôle possible de l'application des mains ; nous ne voulons pas imposer des conditions aux phénomènes dont on ne connaît ni la nature, ni les lois.

Sur la réalité des phénomènes, il nous manque l'opinion des illustres expérimentateurs de Rome et de ceux d'autres villes du royaume et de l'étranger, avec lesquels Bailey s'était engagé et sur lesquels nous avons fondé de grandes espérances.

Traduit par le Prof. C. MOUTONNIER.

Nice, le 22 juin 1904.

UN JUGEMENT DE DIEU

Parmi les collections du château royal de Berlin se trouvent deux dés à jouer, qui n'ont rien d'extraordinaire, quant à leur aspect, mais qu'on appelle les « Dés de la mort » pour la raison suivante :

Sous le grand électeur de Brandebourg, un assassinat commis à Berlin fit grande sensation. Une jeune fille d'une rare beauté était courtisée par deux soldats. Un soir, on la trouva assassinée ; les deux soldats soupçonnés d'avoir fait le coup. furent immédiatement arrêtés et emprisonnés. L'un d'eux, qui s'appelait Ralph, avait effectivement commis le crime par jalousie contre son camarade Alfred, visiblement favorisé par la jeune fille. Le tribunal était perplexe devant cet assassinat mystérieux ; on avait vu les deux soldats le soir du crime près de la fontaine où la jeune fille fut trouvée morte, mais les indices manquaient absolument. Le soldat Alfred interrogé le soir même ne nia pas avoir parlé avec la jeune fille et affirma qu'il l'avait quittée amicalement. Le soldat Ralph, comme je l'ai dit plus haut, le véritable assassin, interrogé à son tour, donna à toutes les questions des réponses négatives. Il ne restait donc rien d'autre à faire, que de s'en remettre au juge-

ment de Dieu. Le grand électeur décida que les deux soldats devaient jouer leur mort aux dés. Celui qui jetterait le plus petit nombre serait considéré comme le véritable auteur du crime et exécuté sur-le-champ. Le grand électeur, entouré de ses officiers d'honneur, et le tribunal entier assistèrent à la cérémonie du « jugement de Dieu ». Le soldat Ralph prit en riant les dés, posés sur un tambour et jeta deux six. Tous les assistants se regardèrent stupéfaits, attendu qu'on était fermement persuadé de l'innocence du soldat Alfred. Mais celui-ci ne perdit pas courage, se mit à genoux, adressa une fervente prière à Dieu et se leva en s'écriant : « Seigneur Dieu tout-puissant ! ayez pitié de moi ! ne m'abandonnez pas !... vous savez que je suis innocent ! » Ce disant, plein de confiance en Dieu et d'espérance, il jeta les dés avec tant de force, que l'un d'eux se divisa en deux fragments. Le dé entier marquait 6, les fragments de l'autre dé marquaient 6 et 1, ce qui faisait en tout $6 + 6 + 1 = 13$. Tous les assistants poussèrent des cris de joie, mais que l'on juge de leur étonnement, lorsque le soldat Ralph tomba tout à coup comme frappé de la foudre. On le ramassa et on eut beaucoup de peine à le ramener à la vie. Après quelques moments de repos, il reprit connaissance et confessa hautement qu'il avait assassiné la jeune fille par jalousie. Le grand électeur et toutes les personnes présentes à cette scène émouvante furent vivement impressionnés. C'était un doigt de Dieu ! Dieu avait sauvé l'innocent.

Or, depuis ce « jugement de Dieu » les deux dés se trouvent parmi les collections du château royal de Berlin.

JOSEPH DE KRONHELM.

RÊVES RÉALISÉS

Le compositeur autrichien François Joseph Haydn (1732-1809) se rendit célèbre par ses symphonies et autres compositions instrumentales. Il composa des opéras, des sonates, cinq oratorios, parmi lesquels : « *La Création* » et les « *Saisons* » ont le plus contribué à sa célébrité. Il laissa des « *Mémoires* », dans lesquels se trouve le récit d'un rêve réalisé, très intéressant : Le 25 mars 1792, un pasteur protestant, ami intime de Haydn, assistait à un concert où l'on jouait un andante en sol majeur de Haydn ; aussitôt, il tomba dans une profonde mélancolie et raconta que plusieurs nuits de suite, il avait rêvé que cet andante, aussitôt qu'il l'entendrait, serait l'annonce de sa mort. Après le concert, le pasteur accompagna son ami Haydn à sa maison, resta avec lui une heure à causer de musique, rentra ensuite chez lui, se coucha et vers le matin rendit son âme à Dieu.

Justin Kerner (1786-1862), célèbre poète allemand, était un fervent spirite.

En 1824, il publia : « L'Histoire de deux somnambules » et en 1846 « La voyante de Prevorst », qui eut cinq éditions et fit sensation dans le monde scientifique. Dans son ouvrage « Histoire de deux somnambules », Kerner raconte un rêve double, intéressant : Un instituteur de ses connaissances rêva qu'il achetait dans un bureau de loterie un billet portant le numéro 47. Le lendemain, il pria sa femme de mettre sur ce numéro cent thalers, ce qu'elle fit le jour même, puis on oublia l'affaire. Quinze jours plus tard, lors du tirage, le numéro 47 gagna le lot principal et l'instituteur se rendit au bureau de loterie pour s'assurer que c'était bien celui qu'il avait vu en rêve. Tout était d'une exactitude surprenante et, chose singulière, le marchand de billets de loterie s'adressa immédiatement à lui en l'appelant « Monsieur l'instituteur ». Celui-ci, très étonné, demanda au marchand d'où il le connaissait et il reçut cette réponse : « Voici quinze jours j'ai rêvé que vous achetiez un billet chez moi et je vous ai vu aussi distinctement que je vous vois en ce moment. » Les deux rêves avaient eu lieu la même nuit.

Arthur Schopenhauer, philosophe allemand, le théoricien du pessimisme, parle d'un cas singulier arrivé à Novent (Glocestershire) à propos d'une enquête sur une mort accidentelle. Un homme de Novent avait disparu ; on vint annoncer sa disparition à son frère, qui s'écria aussitôt : « Ah ! mon Dieu ! pour sûr, il s'est noyé... car j'ai rêvé cette nuit que je me tenais dans une eau profonde, m'efforçant de le retirer. » La nuit suivante il rêva que le cadavre se trouvait près de l'écluse d'Orenhall et à côté de lui nageait une truite. Le lendemain, il se rendit sur les lieux avec son autre frère, et ils virent effectivement nager une truite dans l'eau à côté du cadavre.

JOSEPH DE KRONHELM.

La robe de l'âme

La robe au fin tissu dont ton âme est drapée,
Est faite d'une étoffe au réseau très subtil ;
Le divin tisserand en a serti le fil
Et son lustre au soleil reluit comme une épée.
Elle est le vêtement de cet être profond,
Qui pense, veut et sent, qui sourit et qui souffre ;
Et ce lambeau que l'homme arrache au mortel gouffre
Résiste quand le corps se déchiquète et fond.
Plus tu feras le bien, plus elle sera belle ;
Plus tu domineras le tumulte des sens,
Plus elle étalera des plis éblouissants,
En dépit de la chair misérable et rebelle.

Elle doit ressembler à la robe de lin,
Que revêtit Jésus en sa mission sainte;
Chaque acte de la vie y laisse son empreinte,
Qui persiste, quand l'homme arrive à son déclin.
C'est la robe idéale aux astrales dentelles,
Que ton esprit revêt toujours sur le chemin
De ses migrations sublimes, immortelles,
Et que le temps ne peut abîmer de sa main.

Paris, mai 1904.

JULIEN LARROCHE.

LE MÉDIUM CH. BAILEY EN ITALIE

M. le professeur Falcomer adresse de Venise à notre *Revue*, une notice des plus intéressantes sur le médium Ch. Bailey et les séances qu'il a données à la Société des Etudes psychiques de Milan. Nous nous faisons un plaisir d'en donner connaissance à nos abonnés.

M. Ch. Bailey commença ses séances vers le milieu de mars à la Société des Etudes psychiques de Milan, qui s'offrit gracieusement à en supporter les frais, et le fit venir de Melbourne, après de longues et difficiles instances. Un de ses membres, M. Marzorati, m'écrivit à ce sujet que B... avait réussi à se faire une réputation par ses séances privées. J'en fus heureux, à cause de la part importante que j'eus avec M. J. Smith pour préparer sa venue.

Entre temps, B... arriva dans le pays et peu après plusieurs personnes de distinction s'adressèrent à moi spontanément pour avoir des renseignements; comme, par exemple, la princesse Karadja, Feilgenhauer, Anastay, Dawson-Rogers, Piddington, et certains me regardaient comme si j'avais été son patron.

Dans les séances sociales de Milan, ce médium obtint certes de bons résultats, mais ils furent dans l'ensemble inférieurs à ceux qu'il avait eus en Australie, son pays natal qu'il n'avait jamais quitté. Il n'y a pas à s'en étonner, considérant les conditions de changement de climat, d'habitudes, de milieu et sachant qu'un médium à phénomènes transcendants n'est pas comme un instrument de mécanique, qui se monte et se démonte à volonté. En tout cas, vous pourrez prendre connaissance des rapports faits sur lui dans la *Revue « Luce e Ombra »*.

B.... donna aussi à Rome, dans les premiers jours de mai, quelques séances chez une dame théosophe; mais les résultats n'en furent pas très heureux. Il y devait rester quatre semaines et après je l'attendais mon hôte à Venise; puis il entendait aller ailleurs, toujours pour donner des séances. Ce fut alors que j'appris par le sénateur Luciani, professeur à l'Université romaine, que notre médium avait reçu de mauvaises nouvelles de chez lui et

qu'il était obligé de partir. Le concours de ces circonstances malheureuses pouvait faire douter de la sincérité du motif de son départ.

Cependant, j'en admis la sincérité jusqu'à preuve du contraire, d'autant plus que je supposai qu'il était parti à contre-cœur, ayant la perspective de gagner de l'argent et de visiter l'Europe avec sa femme qui avait un grand désir de voyager. La fondatrice de la Colonie Spirite lui avait fait, par mon



LE MÉDIUM CH. BAILEY.

intermédiaire, l'offre de venir à son château dans les Ardennes ; le directeur du « Zeitschrift für spiritismus » le désirait vivement à Cologne sur le Rhin ; d'autres l'attendaient en Angleterre et en France, avec impatience.

La nouvelle du départ subit de Bailey fut confirmée par une lettre de ce dernier lui-même, datée du 9 du mois de mai du « Grand Hôtel Marini », à Rome, et que M. M.... s'offrit à me faire connaître, parce que le pauvre homme y exprime ses excuses et sentiments envers moi. Il serait venu à Venise, dans les meilleures conditions du monde ; et déjà il m'en avait fait de très raisonnables, ainsi que cela parut au sénateur Fogazzaro, président de l'*Istituto Veneto*, avec lequel j'étais convenu de former un groupe pour des séances.

B... étant un médium dont les forces s'épuisent et qui perd la santé par trop de séances, ainsi que l'a fait remarquer aussi le D^r Cartie, de Sidney,

nous aurions eu pour lui tous les égards possibles et lui aurions appliqué le contrôle le plus convenable. Le bon résultat des séances aurait certainement rendu plus facile la formation d'un groupe libre d'investigateurs dans le sein de l'Institut, dont Fogazzaro est le président.

Ayant une ferme confiance dans le progrès des études psychiques, en général, on ne doit pas se laisser abattre par les déceptions, ni reculer devant les difficultés.

Bailey parti, il en viendra un autre.

Respects et salutations.

M. T. FALCOMER.

(Traduit par le Professeur C. MOUTONNIER.)

Contes et récits de l'au-delà

(Suite.)

(Communications médianimiques obtenues par Hella M. Bastian.)

LA BOITE NOIRE (Andersen).

Il y avait beaucoup de monde rassemblé autour d'une boutique de brocanteur dans laquelle se faisait une vente, car le propriétaire était mort, et tout le fonds qui constituait son inventaire devait se transformer en argent courant.

Une masse de choses des plus bizarres était déjà vendue ; mais le magasin n'était pas encore vide : il restait une salle pleine d'antiquités et d'articles modernes attendant leur tour de vente.

Il y avait là quantité de richesses et de splendeurs : or, argent, pierreries, soieries et dentelles, meubles et tableaux, etc., etc., mais personne ne faisait attention à une boîte noire toute simple, en bois finement sculpté, si finement qu'on ne le voyait qu'en levant la boîte vers la lumière. Maintenant, il y a des gens qui, malgré la lumière la plus vive, le jour le plus clair, ne voient pas ce que d'autres aperçoivent au crépuscule et même dans l'obscurité, et c'était là la raison pour laquelle tant d'acheteurs passaient à côté de la boîte sans la voir. Quelques-uns même se moquaient et se montraient surpris qu'un objet aussi simple pût avoir quelque valeur ; d'autres la regardaient, découvrant sa fine sculpture et l'harmonie de ses lignes, mais ne la comprenaient pas et la lâchaient pour quelque chose de brillant et sautant aux yeux ; d'autres encore la pesaient dans leurs mains et la déposaient bien vite, car elle était bien trop légère et ne devait pas avoir grande valeur, ce qui n'avait rien d'étonnant avec une aussi chétive apparence.

A la fin cependant, on finit par vider la salle. Tout s'en alla, pièce par

pièce, avec son acheteur, et il ne resta plus que l'humble boîte noire dont personne ne voulait, en raison de son extérieur simple et de son manque de valeur matérielle.

Déjà l'huissier se disposait à envoyer la boîte rejoindre les bibelots sans valeur, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à une dame richement vêtue. Voir la boîte, la prendre et la lever jusqu'à la lumière afin de faire ressortir la magnificence de sa sculpture, fut son premier mouvement ; puis sa main blanche fit jouer le ressort caché, et sous cette douce pression, le couvercle s'ouvrit, découvrant un intérieur splendide. Et cet intérieur répandit, dans la salle vide et laide, un tel éclat que ceux qui s'y trouvaient fermèrent leurs yeux éblouis, contraints de reconnaître que, sous l'enveloppe simple et tant dédaignée, se cachait une mystérieuse beauté, une incomparable richesse.

LA BONNE REPUTATION (*Andersen*).

A travers la forêt de sapin, retentissait une mélodie joyeuse, et le long du chemin qui conduit à la grande ville marchait une belle jeune fille. Elle avait des yeux de myosotis, de ce myosotis qui croît au bord des ruisseaux clairs et limpides, et l'expression de son visage était si innocente et séduisante, que les oiseaux même la suivaient en bande, lui formant une garde du corps telle qu'une reine elle-même n'en peut avoir de plus belle.

A un carrefour d'où le chemin descendait vers la grande ville, se tenait une vieille femme au visage déplaisant et mauvais, encore enlaidi par l'expression ignoble de deux yeux qui donnaient le frisson, tant ils étaient brûlants et sinistres. Elle barrait le chemin et ne voulait pas laisser passer la belle jeune fille, car elle était jalouse de sa fraîche jeunesse et de la bonne et honnête conscience que reflétait chaque trait de son beau visage.

— « Ote-toi de mon chemin, insolente, — lui cria-t-elle d'une voix rogue, — ou mon bâton s'exercera sur ton dos ! »

En même temps qu'elle parlait, elle levait en l'air un long bâton couvert d'épines et le lançait vers la jeune fille. Mais celle-ci s'écarta vivement et le bâton de la vieille se brisa contre un arbre.

— « Attends ! attends ! — hurla-t-elle en dardant sur elle ses yeux sinistres, — je vais t'apprendre à casser mon bâton. »

— « Je n'ai pas cassé votre bâton, — répartit la jeune fille, — mais, si vous voulez, je vous en couperai un autre. »

— « Va-t-en et que je ne te trouve plus dans mon chemin, ou gare à toi ! — hurla la vieille devenue plus furieuse encore, — je suis la calomnie et saurai me venger de toi ! »

— « Et moi, je suis la bonne réputation », reprit tranquillement la belle jeune fille en poursuivant son chemin.

La vieille, bouche béante, la suivit du regard ; puis, menaçante, elle leva la main et se mit à rire.

— « La bonne réputation... hi... hi... hi... la bonne réputation ! »

Entre temps, la jeune fille poursuivait tranquillement son chemin, et ne pensa plus à la vieille femme du carrefour, tant son cœur était innocent, et tant sa bonne conscience croyait peu à la méchanceté du monde.

Vers le soir, elle arriva fatiguée et affamée dans la grande ville, espérant trouver quelque part un refuge et de quoi se nourrir. Mais partout où elle alla frapper, elle essuya des refus. Quelques-uns, avec de profondes révérences et des compliments hypocrites, d'autres avec des haussements dédaigneux d'épaules, lui lancèrent des insinuations malveillantes qu'elle ne comprit pas, mais qui lui faisaient peur ; d'autres enfin lui fermèrent la porte au nez et la laissèrent dans la rue.

Partout c'était la même chose. Lorsque le soir venait et que la rosée couvrait le sol, elle allait se placer, triste et le cœur profondément blessé, devant les portes de la grande ville, et ne savait où se diriger pour trouver un refuge et un morceau de pain.

— « Hi... hi... hi !... », — se mit-on à ricaner près d'elle, — « hi... hi... hi !... » et lorsque étonnée elle se retourna, elle vit de nouveau la vieille femme qui lui jeta cette fois un regard de triomphe.

— « Que me voulez-vous, la vieille ? » demanda la bonne réputation effrayée en reculant de quelques pas.

— « Ce que je veux, ce que je veux, mon pigeon ? Me moquer de toi, jouir de ma vengeance et voir quel mal font mes coups de bâton. Hi... hi... hi !... je t'ai précédée dans la grande ville et tous ont écouté la petite histoire que je leur ai contée, la petite histoire de la bonne réputation, oh ! une toute petite histoire de peu d'importance, mais tout à fait significative et d'une vérité... telle qu'on peut l'attendre de mes cent mille mensonges. Et ils l'ont crue la petite histoire, les imbéciles ! et si je l'ai inventée, c'est pour me venger de toi, de ton beau visage et de ton cœur innocent. »

Là-dessus, la vieille s'en alla et son ricanement moqueur et méchant vibra dans l'air tranquille du soir. Et la bonne réputation s'enfuit effrayée, car elle savait maintenant la raison des refus qu'elle avait essuyés partout.

Lorsque le jour suivant, au lever du soleil, tous les esprits protecteurs de l'humanité passèrent par la forêt, ils s'arrêtèrent pris d'une mortelle épouvante : Dans l'herbe, sous les sapins, gisait étendue la bonne réputation... elle était morte.

(Traduit de l'allemand par HELLA M. BASTIAN et ALGOL.)

LE PROCÈS D'ANNA ROTHE

Dans une brochure intitulée « *Un récent procès spirite* » et publiée, il y a peu de temps à Bordeaux, son auteur, le D^r Maxwell y traite du procès d'Anna Rothe avec un sentiment de justice et d'impartialité qui le caractérise.

Nous ne faisons pas mention de cet ouvrage, uniquement pour reparler de l'opinion émise par le D^r Maxwell, sur l'irritante question de la médiumnité de Mme Rothe qui constitue la partie importante de la première partie de son pamphlet, mais pour attirer l'attention du lecteur sur la deuxième partie dans laquelle l'auteur se met en opposition flagrante avec les savants qui se font les propagateurs et les champions de la philosophie matérialiste de l'époque. Il y a quelque chose de délicieusement rafraîchissant et à la fois de réconfortant dans la manière avec laquelle le D^r Maxwell met en évidence la fausseté des arguments qui soutiennent cette philosophie — tels qu'ils sont représentés par le professeur Hæckel. Malgré les immenses services qu'il a rendus à la science, dit le D^r Maxwell, le professeur Hæckel manifeste des vues rétrogrades dans l'évolution scientifique. Il est vrai que la majorité des savants, surtout ceux de l'école allemande, sont d'accord avec le professeur Hæckel, mais leur croyance n'est pas fondée sur le résultat immédiat des faits ; c'est plutôt une interprétation enfantine des faits. Le mot peut paraître excessif et cependant c'est absolument vrai. »

Une telle déclaration, un tel défi de la part d'une personne qui appartient au parti le plus faible, de ceux qui pensent comme lui, méritent d'être signalés. C'est à ces minorités courageuses que le monde est redevable de ses progrès. Le D^r Maxwell démontre ensuite la fausseté de la thèse d'Hæckel dans laquelle il soutient que l'âme est un terme collectif, désignant simplement la somme des fonctions cérébrales, et qu'elle peut être déduite logiquement des faits physiologiques qui sont supposés le prouver. « En vérité, un homme doit avoir d'étranges notions de logique », ajoute le D^r Maxwell, « s'il soutient que, si deux faits sont concomitants, ils doivent nécessairement être unis comme cause et effet. Pourtant, rendons justice à Hæckel et avouons qu'en logique il conserve sa jeunesse. » Le cerveau, en effet, est une machine, de même que la locomotive. » L'intégrité de la forme de ces organes est nécessaire pour qu'ils puissent fonctionner ; cette intégrité n'est que la condition, mais cependant pas la cause de leur fonctionnement. Si la vapeur n'est pas introduite dans le piston, la locomotive ne se meut pas.

De plus, Hæckel fonde sa théorie sur certains faits seulement, en laissant de côté ceux qui sont en opposition avec ses conclusions. Il existe des faits de pathologie, des faits de télépathie, des cas inexplicables par la coïncidence

du hasard, et d'autres faits de même nature: « La signification de ces faits, dit le D^r Maxwell, peut être discutée ; mais quiconque les ignore est singulièrement en arrière de son temps. »

Le D^r Maxwell démontre aussi combien étaient faux les arguments émis par le D^r Dessoir dans le procès d'Anna Rothe. Comment a-t-il pu affirmer que la possibilité des phénomènes spirites, en général, était contraire à l'expérience passée de l'humanité ? Rien, dit l'auteur, n'est plus loin de la vérité. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les hommes croyaient à la possibilité des communications entre vivants et morts.

Des historiens grecs et latins citent des cas authentiques et mention est faite d'apparitions dans les écrits de maints auteurs connus. Le fait même que le D^r Maxwell n'est pas seulement reconnu comme docteur en médecine, mais qu'il est en outre plein d'expérience dans sa profession, donne à ses opinions une importance particulière ; soit qu'il émette des arguments basés sur la physiologie, ou qu'il les fonde sur la valeur du témoignage de l'homme. Le D^r Maxwell maintient que « l'inexactitude du témoignage humain n'est que relative. Les attestations des témoins sont généralement correctes quant au caractère principal d'un fait... C'est pourquoi le D^r Dessoir se trompe, dit-il, en niant la valeur donnée aux faits qui ne sont établis que sur le témoignage. Il se peut que les détails soient incorrects, et l'interprétation des faits l'est souvent plus, mais il est probable que le fait est arrivé. Des apparitions ont été attestées par un si grand nombre de témoins, qu'on peut en reconnaître l'authenticité. » Attribuer ces témoignages à l'illusion seule est, selon lui, enfantin.

Quant à l'objection faite qu'on trouve un argument sérieux contre les phénomènes spirites dans la théorie émise par la science sur l'essence de la matière, le D^r Maxwell n'en fait guère de cas. « Comment peut-on avoir recours à un tel argument ? Qu'est-ce que le D^r Dessoir sait de l'essence de la matière ? Rien, absolument rien ; pour une excellente raison, c'est que personne n'en sait rien. Il me semble que le moment d'en appeler au « Credo » de la science pour ce qui concerne la matière est surtout mal choisi, depuis que la découverte du radium est venue clore la bouche aux plus savants qui se demandent si la conservation de l'énergie est aussi vraie qu'on le supposait autrefois.

Il n'y a pas lieu toutefois de supposer que la brochure du D^r Maxwell ait été écrite pour la défense d'Anna Rothe ; une telle supposition serait erronée. Quoiqu'il s'exprime avec réserve, l'opinion du D^r Maxwell est loin d'être favorable à sa médiumnité. Pourtant, il reconnaît justement que l'honnêteté ou la fausseté de ce médium en particulier n'est pas la question de la plus grande importance dans le procès. Si sa médiumnité a été simulée et que par suite sa punition n'ait pas été tout à fait injuste, il n'en est pas moins

vrai que la manière dont le procès a été conduit, les arguments employés pour déterminer sa condamnation et l'attitude de ses accusateurs contre le genre de phénomènes qu'elle prétendait avoir produits, étaient radicalement défectueux. Il est possible, on le sait, qu'elle ait été injustement justifiée. Que la condamnation d'Anna Rothe fût ou non méritée, nous ne sommes pas à même de l'établir, mais l'importance du procès devant le monde gît dans l'adjectif « injuste » qu'on peut lui attribuer. Injuste, car le jugement fut rendu d'après les idées erronées et les arguments creux d'hommes trop hostiles pour être capables de juger avec droiture la valeur des témoignages ou de reconnaître l'existence et l'importance de la grande quantité de faits qui ont été reconnus, dans le passé et le présent.

C'est contre la tyrannie de cette fausse orthodoxie que le Dr Maxwell dirige ses attaques. Ceux qui sentent le plus amèrement le dogmatisme des théologiens sont eux-mêmes souvent très intolérants envers ceux qui mettent en doute les dogmes des savants. L'intolérante orthodoxie mourra difficilement, mais il est hors de doute qu'elle mourra.

« *Magna est veritas et prævalebít.* »

Traduit du « Light ».

Brunate (Como). Le 13 juillet 1904.

PROF. C. MOUTONNIER.

Spiritisme .

*A Madame Diane Marest
Hommage respectueux*

F. MONTEILLET.

— O Ciel ! — s'agirait-il de la grande Lumière
Qui se cache à nos yeux au fond du firmament !
L'homme va-t-il bientôt percer le grand Mystère,
Et Dieu va-t-il enfin, se révéler, vraiment !

Nous cherchions à tâtons, en vain, dans la nuit sombre,
La sente qui conduit l'âme vers le grand jour ;
L'âme ne pouvait pas sortir seule de l'ombre,
Nous cherchions à tâtons le bonheur et l'amour.

Quand soudain, l'homme vit apparaître en ce monde,
O prodige inouï ! des fantômes troublants,
De lumineux esprits, plus beaux, plus purs que l'onde,
Missionnaires divins, auréolés et blancs.

Vérité ! Gloire à toi, car voici venir l'heure,
D'interroger les cieus ; d'aller vers l'infini ;

De mépriser enfin ce bas monde qui leurre,
Par la haine et l'orgueil, notre cœur endormi.

O Révélation, ô troublante nature !
Serions-nous arrivés au jour du beau Réveil ?
S'agirait-il de mort ou de gloire future ?
Allons-nous voir bientôt briller le grand Soleil ?

O Messagers divins ! Miraculeux fantômes,
Qui venez nous surprendre à l'heure de la nuit,
Allez-vous apporter aux yeux surpris des hommes
En un grand rayon d'or, la vérité qui luit ?

Pourquoi ne pas laisser le cœur humain dans l'ombre,
Si ce cœur ne doit point s'élever de nouveau !
Que vous importe, au fait, que l'humanité sombre,
Si Dieu ne prescrit point, le bien, le vrai, le beau ?

Non, non, Dieu ne veut point semblable sacrifice ;
Au contraire, il entend se révéler à nous,
Pour nous montrer, enfin, son immense justice,
Sa clémence et sa loi, bien plus que son courroux.

FERNAND MONTEILLET.

LA MÉDIUMNITÉ DE M^{me} THOMPSON

(Suite et fin) (1).

Ses contrôles et le côté dramatique de sa transe.

Pour autant que mon expérience m'autorise à me prononcer sur les trances de Mme Thompson, dit M. Piddington, Nelly y joue le rôle le plus important. Quant à son autre contrôle, Mme Cartwright, je n'en ai vu que peu de chose. M. Myers avait de celle-ci une très haute opinion et il était, je crois, content chaque fois qu'elle prenait la place de Nelly. Les résultats du petit nombre de séances auxquelles j'assistai avec ce contrôle eurent si peu d'importance que je n'eus pas à les regretter. Elle paraissait être plus préoccupée à énoncer des mots baroques qu'à communiquer des faits réels, quand elle faisait le contrôle seule.

Mme Cartwright est supposée être l'esprit d'une dame qui était (non pas la maîtresse d'école de Mme Thompson), mais la propriétaire de l'école où Mme Thompson fit son éducation. Comme elle est représentée dans la transe,

(1) Voir Revue d'avril et de juin 1904.

elle est le type de la maîtresse d'école en caricature ; et j'avoue que la personification de Mlle Cartwright ne m'a jamais produit une impression favorable. Il me semble qu'il lui manque le spontanéité qu'on trouve chez Nelly et M. D. ; et qu'elle s'ingénie à imiter les scènes des écoliers qui, dans leurs classes, jouent à leurs maîtres toutes espèces de farces. Tous ceux qui ont eu cette expérience me comprendront ; et avec elle on savait toujours d'avance quel serait le caractère de ses manifestations.

Toutefois, quoiqu'elle me fit l'effet d'une poupée mécanique, cette personnalité en transe éveilla en moi les mêmes sentiments qu'eût pu produire un être humain. Quelque insensé que puisse paraître une telle confession, je dois rendre justice aux qualités de ce contrôle et reconnaître qu'elle m'énervait à tel point avec sa verbosité et son affectation, que je me sentais soulagé toutes les fois qu'elle ne se manifestait pas. Sa conversation était aussi répugnante que pouvait l'être pour moi le plus ennuyeux personnage et je crois qu'elle n'avait pas pour moi une grande sympathie. Je ne puis pourtant pas expliquer quelle est la cause de cette contradiction, qui d'une part la montre comme une personnalité secondaire mécanique, et d'autre part provoque une irritabilité excessive ; je me borne donc à la mentionner.

D'ailleurs, si Nelly n'est qu'une simple personnalité secondaire, Mme Cartwright ne peut pas l'être davantage ; quoique Nelly n'ait aucun doute sur la réalité de Mme Cartwright et que, pour ainsi dire, elle témoigne en sa faveur, comme dans le cas de Mme Piper, G. P. se porte garant de Phinuit.

Quoiqu'on puisse penser de la personnalité de Mme Cartwright, il est de toute évidence qu'elle ne paraît jamais en scène que pour y amener une diversion.

Ainsi qu'il résulte de la longue étude faite par M. Piddington de la médiumnité de Mme Thompson, on peut dire que les phénomènes obtenus avec elle sont d'une nature extrêmement variée. Ils comprennent les automatismes spontanés et provoqués, les visions à l'état normal et en transe, la télépathie, la lucidité, l'acquisition supernormale de faits portant sur les vivants et les morts, comme dans ces séances que j'eus avec ce médium à Monte-Carlo, en 1900. A l'état de transe, les faits qui lui sont communiqués sont d'un caractère divers et d'un intérêt très variable. Les communications peuvent être provoquées par les questions de l'auditeur, ou par des objets (bijoux, lettres, etc...), touchés par le médium ; elles arrivent quelquefois sans aucune suggestion consciente de l'auditeur ; elles se rapportent aux affaires de l'auditeur, à ses amis, vivants ou morts et le plus souvent à ces derniers.

Parmi les faits rapportés, il y en a qui sont bien connus de l'auditeur, d'autres à moitié oubliés et qu'il ne retrouve qu'avec peine ; il y en a encore dont la connaissance, s'il la possède, n'existe pas dans sa mémoire consciente. C'est un pêle-mêle de renseignements, de faits attendus ou inattendus, vrais ou vraisemblables.

La différence la plus marquée entre Mme Thompson à l'état conscient et à l'état de transe, se trouve évidemment dans la modification de la parole. Il y a dans le jeu de physionomie et dans la manière d'être, une altération visible, quoique l'un et l'autre soient moins clairement définis et sujets à des variations considérables ; si bien que, dans certains cas, il serait difficile, sinon impossible, de dire laquelle des deux domine : de l'expression de physionomie et de manière de Nelly ou de celles de Mme Thompson.

Aucune idée de réincarnation ne paraît parmi les révélations des différentes personnalités parlant par la bouche de Mme Thompson ; les personnalités qui se succèdent en dominant le médium n'accusent que des caractères peu profondément différenciés.

On peut donc conclure et dire, avec ceux qui ont eu la bonne fortune d'étudier la médiumnité de Mme Thompson, que ces personnalités, qu'elles soient des modifications de Mme Thompson elle-même, ou des puissances extérieures, ont trouvé moyen d'acquérir des connaissances au-delà de la portée d'une intelligence normale et que les renseignements qu'elles donnent sont exacts. Quant aux inexactitudes et au manque de liaison qu'on y reconnaît parfois, il y aurait lieu d'en attribuer la cause à la surabondance de matériaux et à la grande difficulté de transmission plutôt que d'y voir une insuffisance de connaissances acquises à la source même.

PROF. C. MOUTONNIER.

Nice, le 23 mai 1904.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu en janvier dernier une lettre fort intéressante de Mme de Redka, une dame russe distinguée et très ardente spirite. L'abondance des matières nous a seule fait ajourner, à notre grand regret, la publication de cette lettre, dont les réflexions, nous en sommes convaincus, seront très certainement goûtées de nos lecteurs.

2 janvier 1904.

Madame,

Je viens de rentrer à Paris après une absence de trois mois et je trouve les derniers numéros de la *Revue Spirite* que vous avez bien voulu m'adresser. Merci mille fois ! Quelle bonne surprise cela m'a causé !

Dans l'intéressant ouvrage de M. Sage : *Madame Piper*, que vous avez si gracieusement mis à ma disposition pendant mon voyage en Suisse, une pensée, une phrase m'a particulièrement frappée. Je me permets de vous la communiquer, en raison de mon ardent attachement à notre doctrine.

Voici ce qu'on lit dans ce livre : Parlant des contrôles ou esprits qui se manifestent par l'intermédiaire des médiums, M. Sage dit : « Ces contrôles per-

çoivent, à ce qu'ils disent, dans le corps du médium, *deux amas principaux* de ce fluide mystérieux, de cette énergie reconnue, qui leur apparaît *comme une lumière*, et à laquelle ils donnent le nom de « lumière ». *L'un de ces amas est dans la tête, l'autre DANS LA MAIN ! !*

Spiritisme et Chiromancie ne se rencontrent-ils pas ici ?

La chiromancie enseigne : La main est le serviteur du système humain. Tout ce qui affecte le système se marque sur elle !

Et voilà que le Spiritisme proclame la main un centre de lumière, comme la tête en est un ! Ainsi, du moins, apparaît-elle aux Esprits désincarnés et aussi aux extra-sensitifs, qui en voient jaillir des flammes, rouges du côté droit, bleues du côté gauche.

Est-il donc étonnant que la tête et la main soient intimement liées, et en communication étroite et incessante ?

Ce fluide mystérieux, cette énergie inconnue, dont parle M. Sage, n'est-ce pas cette merveilleuse lumière astrale qui est *la vie même*, cet intermédiaire ici-bas entre l'esprit et la matière, qui, remplissant tout l'univers, pénétrant et vivifiant tout ce qui existe, a été défini par nos sens imparfaits *selon son action apparente*, sous les noms « Force et Mouvement » ?

La main se trouve placée entre la tête, son maître, et l'astral !

De l'astral (c'est-à-dire du dehors) lui arrivent : les influences planétaires, les *fatalités* qui descendent des astres, et aussi les influences individuelles, c'est-à-dire les émanations fluidiques des autres êtres, les sympathies et les antipathies.

De la tête, domaine de la *volonté*, elle reçoit les sensations de désirs, d'idées de faiblesses, d'énergies, de vertus et de vices, tout ce qui constitue le *caractère* de l'homme, sa manière de se façonner lui-même, en s'ennoblissant ou s'abaissant, selon l'usage qu'il sait faire de ses dons, *passés au feu de la raison*.

L'Astral et la tête posent leur sceau dans la main en lettres colossales, livre suprême, où l'initié lit.

Et pourquoi ne pas avancer encore d'un pas en déclarant que la main marque également d'une façon claire *les choses à venir* ?

Ici, il n'y a ni superstition, ni blasphème.

Cerveau et main en communication étroite, nous l'avons déjà dit, reçoivent et se renvoient constamment par vibrations fluidiques, auxquelles les nerfs servent d'instrument, les impressions, les sensations et les pensées.

Oui, le cerveau pense et cette pensée est transmise à la main.

La tête, c'est-à-dire le cerveau, conçoit une idée, prend une décision, par exemple, et la main enregistre le fait.

Mais *avant* que cette décision qui deviendra action ait pu naître, *le cerveau a dû passer par des évolutions diverses pour arriver à l'état propice à l'éclosion de cette idée*.

(Comme un arbre doit passer par bien des phases avant de pouvoir porter des fruits.)

Cela nécessite un travail intime mais énorme, caché même pour le possesseur de ce cerveau, qui ne s'en rend compte qu'au moment où l'idée lui vient !

Il se peut que des années s'écoulent ainsi en développements secrets, en évolutions lentes, mais sûres. Ce travail produit naturellement des vibrations incessantes, qui parcourent les nerfs, et sont par eux communiquées à la main ; et les voilà toutes marquées fidèlement dans la paume.

Ainsi se peut lire un événement à venir !

Pardonnez-moi, chère Madame, cette causerie bien longue, suggérée par l'intéressant ouvrage de M. Sage.

Si vous croyez mes réflexions et explications assez claires pour leur donner un petit coin dans votre aimable Revue, je serai heureuse à l'idée d'intéresser peut-être quelques-uns de vos lecteurs.

Je me promets le plaisir d'aller vous dire bonjour bientôt et dans cette agréable attente, veuillez croire, Madame, à mes sentiments très sympathiques et très respectueux.

M. de REDKA.

CHRONIQUE ET PROPOS PHILOSOPHIQUES

REVUE DE LA PRESSE. — LA FÊTE DE L'ENSEIGNEMENT.

Depuis notre dernière chronique, on s'est beaucoup occupé du spiritisme et des spirites. Le ton des journaux s'est élevé à leur égard à un diapason plutôt favorable. Sur une vingtaine de journaux ou revues, parus de janvier à mai, qui nous ont été communiqués et qui ont publié des articles concernant nos doctrines, il y en a à peine un quart d'absolument hostiles ; les autres sont ou sceptiques ou indécis ; le plus grand nombre penche vers nos idées. Ouvrons quelques-unes de ces feuilles :

La *Dépêche algérienne* du 8 mars rend compte en fort bons termes d'une conférence faite à Alger par le D^r Scherb, médecin des hôpitaux, devant un public nombreux et choisi, dans lequel on remarquait le préfet, plusieurs médecins et professeurs. De la conférence en elle-même, rien à dire. Elle avait pour sujet *Le Spiritisme devant la science* : c'est dire que la thèse soutenue n'était autre que celle du D^r Grasset. D'après le *Phare d'Oran* du 13 mars, le conférencier aurait démontré « par des arguments irréfutables de tous les docteurs célèbres, que le spiritisme ne peut pour l'instant se placer sous le couvert de la science. » Pour l'instant, est bon à retenir. Cela veut

dire, si nous ne nous trompons, que la science ne se refuse pas à discuter les questions spirites, mais que jusqu'à présent elle n'y a pas trouvé des éléments de conviction qui soient aussi nets et aussi clairs pour elle que ceux que lui offrent la physique ou la chimie. Le magnétisme aussi autrefois n'avait pas pu s'entendre avec la science : pour que l'accord se produisit, il a suffi qu'il changeât de nom. Il n'en faudra pas davantage pour le spiritisme ; mais, pour l'instant, le nouveau nom n'est pas encore trouvé. Patience !

Le *Nouvelliste de l'Ouest* (Nantes) du 28 janvier, dans sa chronique sur *Les Revenants* dit que « c'est un sujet qui se porte beaucoup depuis que M. Camille Flammarion a affirmé la possibilité de l'extériorisation et que MM. Clovis Hugues, Jules Claretie, Anatole France ont été témoins de manifestations non douteuses d'apparitions ou de télépathie. » Après avoir cité un certain nombre de faits, dont les narrateurs ou les témoins portent des noms connus, et contre lesquels nul ne pourrait s'inscrire en faux, il termine ainsi : « Nous n'en sommes encore qu'aux rudiments d'une science étrange, pleine d'ombre ; mais il paraît possible que, dans un temps donné, nos savants manient le fluide de la volonté humaine aussi facilement qu'ils manient aujourd'hui la foudre, et que les enfants des écoles primaires étudient la théorie des fantômes comme ils apprennent à cette heure celle de cet autre mystère qu'on appelle la photographie. »

Le *Petit Kabyle* (Tisi-Ouzou), du 30 janvier, publie sur le *Spiritisme* un article qu'a sans doute signé un spirite (Jules Samson). Voici, en effet, comment débute cet article : « Nier la *Survie*, c'est commettre une erreur scientifique, c'est répudier le progrès nécessaire et inéluctable de l'humanité, etc. etc. »

L'*Universel* (Paris), du 4 février, traite la question des *Sorciers* et du « *Merveilleux* » à travers les âges. Voici la conclusion de cette étude : « Il est plus sage de ne pas nier de parti-pris. Qui sait ? Dans un demi-siècle, ces forces à peine connues auront peut-être été asservies par quelque nouvel Edison ? Qu'auraient dit nos ancêtres du siècle de Louis XIV, si on leur avait affirmé qu'on irait en douze heures de Paris à Marseille et que la vapeur, l'électricité, les sérums et toutes les inventions modernes bouleverseraient le monde. »

Dans la *Presse* du 25 mars, nous relevons, sous ce titre : *Chez les fous*, un article intéressant sur les maladies psychiques, la folie et l'hystérie, et les magnétiseurs. La question de l'od et ses maladies sont passées en revue. Citons la dernière phrase : « L'hygiène psychique est aussi peu connue et aussi nécessaire que l'hygiène physique. »

Le *Messenger de Saint-Paul* (San-Paulo, Brésil) du 2 avril, donne sur la *Philosophie spirite* un long article signé par un *spirite convaincu*.

La *France Mode* (Paris) du 3 avril, consacre sa chronique aux maisons hantées, et au spiritisme. Il y est dit que « la survie n'est pas niable ; qu'elle

fait partie de l'immortalité, à laquelle tous les peuples ont cru et qui fait le fonds essentiel de toutes les religions. » L'Eglise reconnaît « l'incontestable réalité des phénomènes spirites », mais elle condamne absolument tout commerce avec les esprits, parce qu'il s'en trouve des mauvais qui nous entraînent au mal et « à la désertion des dogmes catholiques ». — Toucher aux dogmes catholiques, voilà surtout le mal !

La *Nation* du 31 mai publie le compte-rendu d'une conférence faite dans ses salons par M. Paul Buisson sur le *psychisme scientifique*. « La partie expérimentale proprement dite a été surtout curieuse au point de vue des faits étranges qui se sont produits devant les spectateurs, notamment raps violents produits au gré du public dans l'endroit nettement désigné. A un moment donné, six dames ayant monté sur la table de la chambre du Conseil, dont la largeur est de 6 mètres sur 2 mètres de longueur, pesant 350 kilos, cette table a été déplacée et soulevée de terre plus de 20 fois, et à 30 centimètres de hauteur, sans qu'il fût possible de trouver le moindre truc. Chaque fois que les pieds de la table se soulevaient, plusieurs spectateurs ont affirmé avoir perçu une lueur bleuâtre. Les esprits imitaient différents bruits dans la salle et des grattements caractéristiques. »

Ce même journal annonçait que de nouvelles séances de spiritisme auraient lieu prochainement dans ses salons.

Le *Petit Havre*, du 8 mai, parlant des rayons N, dit à ce sujet : « Ces effluves seraient-ils réellement l'od de Reichembach et du colonel de Rochas ? Dans tous les cas, ils semblent tout à fait de nature à pouvoir constituer la base d'une certaine certitude pour les doctrines spirites. »

La *Vie populaire* consacre dans quatre de ses numéros (16, 19, 23 et 26 février) une longue et fort intéressante étude au *Spiritisme et aux sciences occultes*. Cette étude est parfaitement documentée et en outre illustrée de très curieuses photographies représentant l'une, une salle du Musée spirite de Paris, avec, au mur, des dessins spirites du graveur Desmoulins ; une autre, une apparition d'une jeune morte ; d'autres, des plantes apportées par des esprits, une mourante venant dire adieu à sa jeune sœur, une conversation avec un fantôme, etc., etc. Bornons-nous à relater ces deux réflexions si sensées de l'auteur de cette étude, M. Revel. Au sujet des incrédules, il dit : « Il faut se rappeler, avant de sourire, qu'il n'est pire sottise que de prendre notre horizon pour les bornes du monde » ; et au sujet des phénomènes dûment établis et attestés par des témoins d'une bonne foi certaine : « Ces faits sont, du reste, assez nombreux et assez troublants pour solliciter l'attention de tous ceux que préoccupe la recherche de la vérité. »

Pour terminer cette revue de la presse dont nous n'avons guère cueilli que les roses, nous allons, à titre de mortification et de pénitence, jeter un peu les yeux du côté des épines. — Eh ! quoi ! il y aurait des épines ? Sans doute,

c'est quelque redoutable adversaire qui nous attaque ? Un écrivain célèbre ? Un savant docteur ? Un journal très en vue et très répandu ? — Point. C'est bien un écrivain qui ne manque pas de talent, qui en a même beaucoup, dont les écrits méritent certainement d'être connus des spirites, mais que nous ne voulons cependant pas nommer, n'ayant aucun goût pour les représailles. Nous nous bornerons à dire qu'il écrit, en ce moment, dans une revue spéciale (les *Nouveaux horizons de la science et de la Pensée*), sur ce sujet *Spiritisme et Psychisme*, ce qu'il appelle modestement un *essai de critique*, dans lequel nous relevons les lignes suivantes : « Est-ce à dire, mon lecteur, que vous ne deviez jamais vous approcher des spirites ? Non, au contraire. Si vous avez du jugement, vous pouvez faire chez eux les observations psychologiques, sinon psychiques, les plus intéressantes ; vous pouvez étudier sur le vif comment se forme une religion avec tous ses organismes. Mais souvenez-vous de l'avis qu'on affiche dans les gares ; prenez garde aux filous, *beware of pickpockets* ! Le troupeau est honnête, mais les bergers ne le sont pas toujours et néanmoins, si vous criez au voleur, tout le troupeau vous tombera dessus. » — Que dites-vous de ce troupeau honnête qui prend la défense des voleurs ? Eh bien ! ce troupeau, c'est vous, spirites, et vos bergers — vous les connaissez bien — c'est ceux qui n'ont pas craint d'introduire parmi vous cet aimable écrivain dont ils voulaient faire leur proie, mais qui a été assez habile pour leur échapper, avant que vous-mêmes vous ne vous missiez de la partie pour lui tomber dessus.

Ne restons pas sur une fâcheuse impression et parlons de la fête de l'Enseignement célébrée le 19 juin à Paris et dans la plupart des départements, sur la généreuse initiative du *Matin* et avec le concours et par les soins de la Ligue de l'Enseignement. Cette fête a été particulièrement émouvante et grandiose, à ce point même qu'au lendemain même, on a pu formuler ce vœu : que désormais le 19 juin soit un jour férié comme le 14 juillet.

Au Trocadéro, en présence du Président de la République, Président d'honneur de la Ligue de l'Enseignement, des Présidents de la Chambre et du Sénat ; de membres du gouvernement et de la municipalité, et d'environ cinq mille personnes, devant le buste de Jean Macé, d'éloquents discours ont été prononcés par M. Ferdinand Buisson, président de la Ligue de l'Enseignement, et par M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique. Ces discours ont été l'un et l'autre salués d'acclamations prolongées.

M. Ferdinand Buisson a offert un souvenir ému à ceux qui furent les ouvriers de la première heure.

M. Chaumié, de son côté, a dit ceci : « Savez-vous rien de plus touchant que la façon dont s'est fondée la Ligue de l'Enseignement ? Le récit en a été fait bien souvent, et à le refaire encore l'émotion est toujours nouvelle... »

Nous nous permettrons de compléter ce récit par des détails qui ne sont peut-être pas connus de tous.

C'est en 1863 que fut fondée la Ligue parisienne de l'Enseignement par six personnes : un spiritualiste, M. Jean Macé, et cinq spirites bien connus : MM. Camille Flammarion, Emmanuel Vauchez, qui devait devenir le secrétaire général de la Ligue ; A. Delanne, ami d'Allan Kardec et père de M. Gabriel Delanne ; P.-G. Leymarie et A. Vautier. Les premières réunions eurent lieu chez M. A. Delanne et, pendant les quatre premières années, la Ligue eut son siège social chez M. P.-G. Leymarie, qui faisait le recouvrement des cotisations, tandis que Mme Leymarie tenait la comptabilité : tout cela gratuitement. En même temps, M. Leymarie, par la *Revue spirite*, faisait appel aux spirites du monde entier, qui furent ainsi, on peut le dire, les premiers pionniers de cette Ligue qui devait devenir Ligue française de l'Enseignement et peu à peu comme une véritable puissance intellectuelle dans l'Etat.

Les spirites ne se bornent donc pas à prêcher la solidarité, ils savent aussi la mettre en pratique, quoi qu'en disent certains esprits chagrins. Et c'est, parce que leur culte est la lumière, qu'ils ne négligent aucune occasion de combattre son éternelle et ténébreuse ennemie : l'ignorance.

ALGOL.

PRIÈRE

Père de tout ce qui existe, adoré dans tous les âges et sous tous les climats, par le sauvage comme par le sage, Toi, la grande première cause, impossible à comprendre et à l'égard de qui mon être entier se borne à dire seulement que tu es bon et que je suis aveugle !

Accorde-moi dans ce monde obscur la grâce de discerner le bien du mal, et, enchaînant avec fermeté la nature du destin, laisse libre la volonté humaine.

Dicte à ma conscience ce qui est à faire et ce qui est à éviter ; enseigne-moi cette voie plus qu'à fuir l'enfer et plus même qu'à chercher le ciel.

Que les bénédictions que ta libre bonté prodigue à l'univers ne m'abandonnent point ; car Dieu est payé quand l'homme reçoit, et il y a plaisir à lui obéir.

Ne me laisse point présumer, être faible et ignorant, que tes foudres et ta damnation frappent sur la terre tout mortel que tu juges être ton ennemi.

Si je vais droit, que ta grâce m'accorde la faculté de rester dans le droit chemin ; si je tombe en péché, oh ! apprend-moi à trouver une meilleure route.

Préserve-moi aussi de tout orgueil insensé ou de tout mécontentement impie, tant pour ce que ta bonté me prête, que pour ce que ta sagesse me refuse.

Enseigne-moi à ressentir les douleurs des autres et à cacher leurs fautes ; que la pitié que j'éprouve pour autrui me soit également accordée par toi. Quoique bien chétif, permets que je ne sois pas tout à fait nul, puisque ton souffle m'anime.

Oh ! en quelque lieu que j'aïlle, au travers de la vie, au travers de la mort, garde-moi. Qu'un morceau de pain et la paix soient mon lot de chaque jour ! Sous le soleil et ailleurs, tu sais ce qui est le mieux, ou ce qui ne l'est pas : que ta volonté soit faite !

O Père, Toi qui as pour temple l'espace et pour autel la terre, la mer et le ciel, que vers Toi tous les êtres élèvent leurs voix en chœur, et que jusqu'à Toi monte l'encens de la Nature !!!

ALEXANDRE POPE, 1688-1744.

(*Spiritualisme Moderne*).

LE CHARBON DE BOIS, CONTREPOISON UNIVERSEL

A Toulouse, il y a quinze personnes empoisonnées par les champignons dans la même maison. On appelle le docteur Séchegron. Il prépare des cafés d'eau charbonnée qu'il prescrit à tous de boire, pendant qu'il soigne, dans une chambre à côté, une des malades violemment atteinte. Il fait introduire avec une sonde l'eau charbonnée dans son estomac. Au bout de quelques heures, il n'y avait plus aucun malade.

Frappé de ce récit que j'ai trouvé dans l'*Apiculteur* de septembre 1902, j'ai écrit au docteur Séchegron, chirurgien en chef des hôpitaux de Toulouse. Il m'a confirmé ce récit ; de plus, il m'a répondu que, d'après les travaux de son grand-père, M. Thouéry, savant pharmacien-chimiste, le charbon était un contrepoison universel.

Une brochure a été publiée relatant une centaine d'expériences ; en voici une entre autres.

« Devant témoins, M. Thouéry a mêlé avec du charbon de bois une dose de strychnine suffisante pour tuer plusieurs personnes, puis il a avalé le tout sans être incommodé. »

Le chimiste fit cette expérience en présence de délégations de l'Académie de Médecine de Paris.

Ainsi, lorsque vous aurez des craintes d'empoisonnement, prenez du charbon, en attendant le médecin. Il faut le réduire en poudre fine ; de la braise bien époussetée, écrasée avec une bouteille, est du charbon suffisant.

Il faut prendre le charbon de dix en dix minutes, par cuillerées à bouche, dans de l'eau pure ou aromatisée, jusqu'à ce que les douleurs s'arrêtent.

Le charbon est bon à employer aussi lorsqu'une personne a bu trop d'alcool, qui met sa vie en danger.

(Extrait d'un article du colonel Ernault qui invite tout le monde à reproduire et publier son article par humanité).

(*La Lumière*, mai 1904.)

INTELLIGENCE DES ANIMAUX

Les chiens hottentots.

Les chiens hottentots sont d'admirables gardiens. La nuit, pendant que le troupeau est parqué, quatre chiens le protègent et sont en sentinelle de distance en distance. Ne se couchant jamais, ils veillent assis, la tête allongée, percevant le plus léger bruit.

D'heure en heure, un chien quitte sa faction et fait le tour du camp. Il ne reprend sa place que lorsqu'il s'est assuré que tout est tranquille. Un autre chien succède au premier et ainsi de suite jusqu'au jour.

Lorsqu'une bête fauve est en vue, au jappement jeté par la sentinelle les quatre chiens se concentrent et s'élancent en masse. Doués d'une force peu commune, ils arrivent à chasser la bête, quelquefois à la terrasser pour la déchirer à belles dents.

Lorsque l'ennemi est en nombre, les quatre chiens poussent des cris aigus très particuliers et sinistres, et les chiens du troupeau voisin accourent à leur secours. Aussi le chien hottentot est-il bien vu et chéri de son maître.

GIOVANNA

Nouvelle spirite, par STÉFANE.

I

Tous ceux qui ont parcouru la Lombardie connaissent le lac de Côme, ce lambeau du ciel d'Italie tombé entre les montagnes, ce merveilleux éden où trône la nature, parée pour une fête éternelle. Les lignes tourmentées des monts qui l'encadrent, la nappe limpide et bleue de ses eaux forment un saisissant contraste.

Les villes et les blancs villages se succèdent sur ses bords comme les perles d'un collier. Au-dessus d'eux, sur le flanc des collines, s'étagent des jardins en terrasse que garnissent à l'envi orangers, citronniers, grenadiers et figuiers. Plus haut le feuillage pâle des amandiers, le gris d'argent des oliviers, les pampres des vignes tapissent les pentes. De gracieuses villas, peintes de couleurs tendres avec des ceintures de grands arbres ombrageant de blanches statues, trouvent çà et là ce verdoyant manteau.

Au loin s'élèvent les Alpes majestueuses, couronnées d'un diadème de glaciers. Et sur toutes choses resplendit la lumière du Midi, lumière radieuse qui revêt de tons éblouissants les crêtes des rocs et les voiles des bateaux de pêche qui glissent, nombreux, sur le lac paisible.

Pour goûter la poésie sereine de ces lieux, prenez une barque et gagnez le large quand vient l'heure du crépuscule. A ce moment, une brise légère ride les eaux, fait frissonner les tamariniers de la rive. L'odeur pénétrante

des myrtes se marie aux douces senteurs des orangers et des citronniers. De tous les points du lac s'élèvent des chants. C'est l'heure où les *contadini* (1) et les jeunes ouvrières des fabriques regagnent les villages en chantant des barcarolles. Leurs mélodies arrivent à vous affaiblies, par la distance ; dans le calme du soir, elles semblent descendre du ciel.

Bientôt à ces sons se joint le bruit des instruments de musique venant du rivage et des villas illuminées. Le lac tout entier vibre comme une harpe. Et si, ajoutant à la magie de cette scène, l'astre des nuits montre son disque au-dessus des montagnes ; si sous ses rayons tamisés les cimes alpestres se colorent ; si l'on jette sur les eaux transparentes ses longues traînées d'argent fluide ; alors, cet air enivrant, ces cieux si doux, ces parfums, ces harmonies, ces jeux de la lumière et des ombres, tout cela remplira votre âme d'une émotion délicieuse, inexprimable.

Une grâce enchanteresse enveloppe toute la région sud du lac, mais plus haut, vers le nord, en se rapprochant des Alpes, l'aspect se fait sévère, imposant. Les roches ont des formes plus âpres ; les monts sont plus abrupts. Les jardins, les plantations d'oliviers font place aux châtaigneraies, aux sombres sapinières. De grands pics, chauves, solitaires, regardent du fond de l'horizon et semblent rêver.

Près de Gravedona s'ouvre une vallée étroite, parcourue par un torrent qui bondit de roche en roche et fait jaillir ses eaux vives en cascates joyeuses. Quelques modestes habitations y sont disséminées dans la verdure. Au pied d'une chute retentissante, par laquelle le torrent se précipite des derniers contreforts, un moulin croulant de vieillesse fait entendre son bruit monotone. De là, un sentier suit les inégalités du sol, escalade les escarpements, plonge dans les ravins pierreux et à travers les cistes, les noisetiers, les sauges et les buis, aboutit à une dernière chaumière que deux grands frênes protègent de leur ombre. Autour de leurs troncs robustes des guirlandes de vigne s'enroulent. Elles enlacent les branches de leurs festons et quand vient l'automne, laissent pendre ces beaux raisins d'Italie, longs d'un demi-mètre, aux grains oblongs, savoureux, croquant sous la dent. La mesure est presque entièrement cachée sous une épaisse couche de lierre.

Sur son toit, changé en parterre, des graminées germent, des fleurs s'épanouissent. Des hirondelles ont dressé leurs nids entre les solives. Au moindre bruit on voit apparaître leurs petites têtes inquiètes.

Un vaste enclos, envahi par les herbes et les plantes sauvages, s'étend derrière la chaumière et une étable vide, délabrée, ouverte à tous les vents, s'appuie à la haie touffue.

Il y a quelques années, l'aspect de ce coin de terre était tout différent. Le jardin, entretenu avec soin, était productif, agréable à voir ; l'étable abritait deux belles chèvres, un âne vigoureux. Piétro Menoni habitait cette mesure avec sa femme Marta et leurs trois enfants. Toute cette famille vivait du produit de l'enclos.

(1) Travailleurs des champs.

Chaque semaine, Piétro chargeait son âne Ruffo de couffins de fruits, de paniers de légumes, de jarres d'huile qu'il allait vendre au marché de Gravedona. L'hiver, on avait le lait des chèvres, des châtaignes en quantité et, pendant les longues soirées, on tressait des paniers, on préparait les garnitures d'osier qui préservent les « fiasquettes » de vin.

L'abondance régnait en cette demeure. Mais vinrent les mauvais jours. Piétro, atteint d'une maladie grave, languit longtemps, puis mourut. Il fallut vendre les chèvres et Ruffo partit à son tour. Le jardin délaissé ne produisant plus, la misère s'appesantit sur l'humble famille. Assujettie à un incessant labeur, minée par de douloureux soucis, Marta sentit ses forces s'évanouir rapidement.

Pénétrez dans cet intérieur et voyez, sur un grabat, cette femme vieillie avant l'âge, au teint jauni, aux joues creuses, aux yeux brillants de fièvre ; voilà ce que les veilles, la souffrance et les larmes ont fait de la robuste paysanne. Ses trois enfants sont auprès d'elle. L'aînée, Léna, fillette de quinze ans, aux membres grêles, aux traits déjà flétris par les privations et l'inquiétude, est assise sur un escabeau près du lit et répare quelques guenilles usées.

Ses petits frères, à demi-couchés sur la terre battue, s'essaient à tresser une corbeille. Les murs sont nus, blanchis à la chaux. Dans un coin, des feuilles de fougère amoncelées servent de couche aux garçons. Une madone de bois, recouverte d'un lambeau d'étoffe jadis bleue, quelques grossières images de saints forment, avec des meubles rustiques, les seuls ornements du logis. Un pénible silence, à peine troublé par la respiration oppressée de la malade, règne dans la chaumière. Des rayons d'or, pénétrant par la porte grande ouverte, se jouent au sein de cette misère.

Mais un bruit léger se fait entendre au dehors. On dirait le frôlement d'une étoffe sur le sable du sentier. Les enfants se retournent et poussent des exclamations joyeuses. Une jeune fille est debout dans le cadre de la porte. Est-ce bien une jeune fille ? N'est-ce pas plutôt une créature surhumaine, quelque apparition céleste ? Le soleil illuminant ses tresses blondes, couronne son front d'une sorte d'auréole. Sa robe blanche, sa taille svelte, ses traits charmants, la rendent semblable à ces virginales peintures de Rafaël Sanzio. Elle s'avance et à sa vue le visage amaigri de Marta s'éclaire d'un pâle sourire ; les enfants l'entourent. Elle se penche vers la malade, de sa main blanche et douce presse ses doigts brûlants, lui fait entendre des paroles consolantes et amies. Une matrone, ployant sous le poids d'un énorme panier entre à son tour. Elle s'assied, essoufflée et étale bientôt sur le coffre de bois des provisions de toute sorte, un flacon de vin généreux, des vêtements, une couverture. Ces objets s'entassent sur le meuble trop étroit pour les recevoir.

A l'air affectueux de la demoiselle, à l'empressement avec lequel on l'accueille, on la fête, on devine que ses visites sont fréquentes. La blonde et gracieuse jeune fille est la providence de cet humble logis, comme de tous ceux de la vallée où il y a des afflictions à consoler, des pleurs à essuyer, des

souffrances à guérir. C'est pourquoi on l'a nommée la fée des pauvres (*fata dei poveri*).

Giovanna (Jeanne) Speranzi est née dans la villa des Lentisques, dont on aperçoit de la vallée les terrasses blanchissantes.

Ses dix-huit ans se sont écoulés dans ces lieux aimés du soleil et des fleurs. On dit que l'âme est liée par de secrètes influences aux régions qu'elle habite, qu'elle participe à leur grâce ou à leur rudesse. Sous ce ciel limpide, au milieu de cette nature sereine, Giovanna a grandi et toutes les harmonies physiques et morales se sont unies pour faire d'elle une merveille de beauté, de perfection. Elle est grande, élancée ; son teint est blanc, sa chevelure blonde, épaisse et soyeuse, sa bouche mignonne garnie de dents petites, éclatantes, ses yeux d'un bleu profond et doux. Le haut du visage a un cachet de noblesse, d'idéale pureté. Des clartés semblent l'envelopper. Malgré l'expression de mélancolie qui lui est habituelle, Giovanna, dans la floraison de ses dix-huit printemps, est une des plus ravissantes enfants du Milanais. Orpheline à treize ans, elle a conservé de la perte des siens un souvenir toujours vivant. Devenue pensive, recueillie, son front rêveur se penche souvent vers la terre où dorment les morts aimés. D'ardentes aspirations la portent vers les choses d'en haut, vers Dieu, vers l'infini. Elle ne dédaigne pas le monde, cependant. Un trésor de sensibilité, d'ineffable charité est renfermé en son cœur ; toute peine, toute douleur, y éveille un écho. Aussi consacre-t-elle sa vie à ceux qui pleurent. Elle ne connaît pas de plus douce joie, de plus captivante tâche que de secourir, de consoler les malheureux.

Ainsi s'écoula sa jeunesse, entre une tante infirme et une vieille nourrice qui veille sur elle, l'accompagne dans ses visites aux indigents.

Un incident est pourtant venu depuis peu rompre l'uniformité de cette vie, jeter le trouble dans l'âme candide de Giovanna. Un jour qu'elle suivait le sentier bien connu qui conduit à la demeure des Menoni, des nuages noirs s'amoncelèrent au-dessus du vallon, de larges gouttes d'eau tombèrent avec bruit parmi les buissons de noisetiers et le tonnerre, grondant tout à coup, remplit les gorges des monts de ses éclats retentissants. A peine entrée dans la chaumière, l'orage se déchaîna derrière elle avec violence, courbant jusqu'à terre les cimes des arbres, voilant l'horizon d'un épais rideau de pluie. Le torrent, grossissant à vue d'œil, mêlait le bruissement de ses eaux aux clameurs de la tempête. Un jeune homme, vêtu d'un costume de chasse, tenant à la main un fusil, gagna la mesure en courant et demanda à s'y abriter. Pendant que l'orage sévissait au dehors, il put examiner à loisir le lieu où il se trouvait. A la vue de ce dénuement, à l'aspect de Marta étendue sur un lit de souffrance, il parut s'intéresser à son infortune et posa quelques questions discrètes auxquelles Jeanne répondit en baissant les yeux. La présence, le rôle de cet ange consolateur parmi ces malheureux le toucha. Il demanda à s'associer à cette bonne œuvre et l'entretien s'étant engagé, l'orage était passé depuis longtemps et le soleil s'était remis à sourire qu'il ne songeait pas encore à quitter cette demeure où le hasard l'avait amené. Il se retir

enfin, mais pour revenir souvent. Il ne se passait guère de jour sans qu'on le vit paraître à l'heure habituelle où Giovanna visitait la pauvre famille. Il restait là jusqu'à son départ, la couvant du regard, admirant sa grâce virginale, son exquise bonté pour la malade. Il finit même par prolonger ses visites bien longtemps après qu'elle s'était éloignée, causant d'elle avec Léna, accablant celle-ci de mille questions.

Quoiqu'il n'eut jamais, avant ce jour d'orage, franchi le seuil des Menoni, Maurice Ferrand n'était point inconnu d'eux. Quinze ans auparavant, un Français, exilé à la suite d'événements politiques, était venu se fixer dans le pays. Il avait acheté à Domaso, village qui borde le lac, près de Gravedona, une petite habitation située sur une colline d'où la vue embrasse l'immense panorama des eaux et des monts, la Brianza, la Valteline, les grands pics des Alpes. L'exilé amenait avec lui son fils, jeune garçon de huit à dix ans, dont la mère était morte en France. Maurice, en parcourant la contrée, en suivant les petits pâtres sur les rocs à la recherche des nids de palombes ou les pêcheurs de truites qui explorent le lit des torrents, eut bien vite appris la langue poétique et sonore de Manzoni et d'Alfiéri. Mais il fallut renoncer à ces joyeuses parties et un jour son père l'emmena à Côme, où ils prirent le chemin de fer de Milan. Arrivés dans cette grande cité, le premier soin de l'exilé fut de placer l'enfant dans une des meilleures institutions, puis il retourna s'enfermer dans le pavillon où il vivait seul avec ses livres et une vieille servante du pays.

Maurice fit des progrès rapides. Sa vive intelligence, sa prodigieuse mémoire, le servirent si bien, qu'après quelques années, n'ayant plus rien à apprendre dans l'établissement où il avait été placé, il dut poursuivre ses études à l'Université de Pavie. En même temps que son instruction se développait, son caractère se dessinait, caractère singulier, mélange de sentiments généreux et durs. Maurice aimait instinctivement la solitude ; il avait peu d'amis. Les allures bruyantes, expansives des Lombards et des Toscans au milieu desquels il se trouvait, lui déplaisaient. Il vivait à l'écart le plus possible, consacrant ses loisirs à la lecture de poètes favoris. Une curiosité profonde le portait aussi vers les études philosophiques. De bonne heure, il rechercha le pourquoi des choses, voulant approfondir ces mystérieux problèmes qui dominent toute vie et qui, semblables au flux de la mer, chassés de notre pensée par l'impuissance, y reviennent plus impérieux chaque fois.

Le sentiment religieux s'était d'abord manifesté en lui par un vif amour du catholicisme. Les pompes éclatantes du culte italien, la voix puissante des orgues, les chants, les parfums, la magnificence des édifices, de ce « Dôme » de Milan, merveille de sculpture, dont les statues de marbre se profilent en légions innombrables sur l'azur du ciel, toutes ces splendeurs du romanisme, remplissaient l'âme de Maurice d'une émotion profonde. Mais quand les sens s'étant habitués à ces pompes retentissantes, sa raison voulut descendre au fond des dogmes, les analyser, les fouiller, quand déchirant le voile brillant et matériel qui cache aux yeux du vulgaire la pauvreté de l'enseignement

catholique, il ne vit plus qu'une morale ternie par la casuistique, les principes du Christ faussés, un Dieu partial et cruel, trônant sur un amas de superstitions, il chercha une croyance éclairée, capable de satisfaire son cœur, sa raison, son besoin de foi et de justice. Il se plongea dans l'étude des diverses philosophies, depuis celles des Grecs et des Orientaux jusqu'à la moderne et desséchant positivisme. De ce colossal examen, se dégagait pour lui une foi spiritualiste, basée sur l'étude de la nature et de la conscience, et trouvant dans la communication intime de l'âme avec Dieu une force morale qu'il croyait suffisante pour maintenir l'homme dans la voie droite. Il soupçonnait que l'existence présente n'est pas la seule pour nous, que l'âme doit s'élever par des vies successives et toujours renaissantes de mondes en mondes vers la perfection.

III

C'était surtout lors des voyages, trop courts à son gré, que Maurice faisait à la demeure paternelle et pendant les excursions qui s'en suivaient, que sa pensée, stimulée par la poésie de la nature, s'élevait vers Dieu d'un élan rapide et sûr. Il aimait alors à errer dans les gorges sauvages des montagnes, à parcourir les lieux écartés où retentit le grondement perpétuel des torrents et des cascades, les forêts de sapins, de hêtres, de mélèzes qui couvrent de leurs sombres dômes la pente des Alpes tessinoises.

Les souffles du vent, froissant les ramures, jetant dans la profondeur des bois ses notes plaintives et harmonieuses, semblables au jeu d'un orgue invisible, le murmure des eaux jaillissantes, le chant des oiseaux, jusqu'au bruit lointain de la hache frappant les troncs sonores, toutes ces voix de la solitude berçaient son esprit, lui parlaient un langage de paix. Sur les sommets baignés de lumière, sous les voûtes de verdure, sa prière montait vers Dieu autrement pure et ardente que dans les temples envahis par la foule. Au sein des bois odorants, des retraites ombreuses et cachées l'invitaient au repos. Et les mille bruits de cette nature alpestre formaient pour lui une mélodie délicieuse dont il s'enivrait au point d'oublier les heures et de laisser passer l'instant du retour.

Il fallait cependant s'arracher à ces fêtes des yeux et du cœur et reprendre le cours des études interrompues. Maurice passa ses examens avec succès. Hésitant ensuite entre les diverses carrières qui s'ouvraient à lui, sur l'invitation de son père, il fit son droit, fut reçu avocat et commença à exercer au barreau de Milan. Son éloquence hardie, entraînante, sa vive imagination, l'étude approfondie des causes à lui confiées, l'eurent bientôt fait remarquer du monde des tribunaux ; un brillant avenir souriait à son ambition s'il avait voulu plier sa conscience aux subtilités de la chicane et de la politique, se faire le satellite des puissants. Mais cette âme haute et fière ne pouvait s'abaisser à un tel rôle. Les intrigues, les turpitudes des cours et des salons la remplissaient d'amertume. Le spectacle d'un monde oisif, corrompu, étalant avec fracas sa richesse et ses titres ; la cupidité, l'égoïsme, montant à

l'assaut de la société et la dominant ; la probité chancelante ; la spéculation effrénée humiliant le travail régénérateur ; tous ces ulcères de notre époque de décadence morale se montrant dans leur laideur aux yeux du jeune homme lui apprirent à dédaigner la vie, à se détacher de plus en plus des choses terrestres. Dans la coupe des plaisirs ayant voulu tremper ses lèvres, il n'avait trouvé que fiel ; l'amour tarifé, l'orgie brutale, le jeu stupéfiant, étaient pour lui autant de monstres qui l'avaient fait reculer d'horreur.

Avec de tels goûts, une disposition naturelle à la méditation, l'amour de la solitude, il vit se dénouer peu à peu toutes ses relations. Ceux qui l'avaient accueilli tout d'abord, rebutés par cette rigidité, par cette misanthropie qui s'exhalait en termes amers, par l'absence de cette bienveillance si nécessaire au sage, s'éloignèrent de Maurice et le laissèrent à ses rêves. Le vide se fit autour de lui. Un dégoût profond saisit le jeune avocat. Il refusa les causes mauvaises ou douteuses qui lui étaient offertes et vit ainsi se réduire le nombre de ses clients. Ses brillantes facultés restèrent sans emploi.

Un morne abattement l'envahissait, lorsque de Domaso lui parvint la nouvelle que son père, gravement malade, le demandait près de lui. Maurice partit aussitôt.

L'exilé, dévoré par la nostalgie, par cet amour de la terre natale, ce besoin de la patrie que rien ne peut remplacer, l'exilé luttait en vain contre un mal sans remèdes. Il mourut bientôt entre les bras de son fils. Cette mort répandit une ombre encore plus épaisse sur le front de Maurice ; sa tristesse, sa mélancolie naturelles augmentèrent. Il renonça au barreau et s'installa dans la petite maison solitaire que lui avait léguée le défunt. Son temps fut partagé entre les lectures et les excursions. Souvent, dès le matin, il prenait son fusil et sous le prétexte de chasser, il parcourait la contrée en tous sens, allant à l'aventure, insoucieux des sentiers. Le gibier pouvait impunément passer près de lui. Plongé dans d'interminables rêveries, il ne songeait guère à le poursuivre. Il s'asseyait parfois sur quelque pointe de roë dominant le lac, pour observer le mouvement des barques glissant sous les efforts des rameurs, les aigles décrivant des cercles immenses dans le ciel, les lentes dégradations de la lumière pendant les heures du soir et ce n'est que lorsque la nuit commençait à étendre son voile sur la terre qu'il songeait à regagner sa demeure.

Ce fut pendant une de ces courses que, surpris par l'orage, il se réfugia chez les Menoni et y rencontra Giovanna. De ce jour, sa vie changea.

La vue de cette enfant le réchauffa soudain. Un gai rayon de soleil perça l'obscurité de son âme ; une voix inconnue chanta dans son cœur. D'abord il ne se rendit pas compte du sentiment nouveau qui naissait en lui. Une force magnétique le portait vers la jeune fille et il y obéissait instinctivement. Quand elle était là, devant lui, il s'oubliait à la regarder, à l'entendre. Le timbre de sa voix rythmée éveillait dans son être des échos d'une douceur infinie. Il voyait en elle plus qu'une fille de la terre, plus qu'une créature humaine, comme une apparition passagère, reflet mystérieux d'un autre

monde, un trésor de beauté, de pureté, de charité, auquel Dieu prêtait une forme sensible afin qu'en la voyant les hommes pussent comprendre les perfections célestes et y aspirer. La présence de Giovanna l'arrachait à sa misanthropie. Elle faisait surgir en lui un flot de pensées bienfaisantes, généreuses, un ardent désir d'être bon et de consoler. Son exemple l'invitait au bien ; il sentait le vide, l'inutilité de sa vie et comprenait enfin qu'il y avait mieux à faire ici-bas qu'à fuir les hommes et se renfermer dans une indifférence égoïste. Il s'intéressait aux douleurs des autres ; il songeait plus souvent aux petits, aux déshérités de ce monde, à tous ceux qu'accable l'adversité ; il recherchait avidement les moyens de leur être utile.

Pendant leurs entrevues, quoique se parlant peu, ils échangeaient mille pensées. L'âme a des moyens de s'exprimer, de communiquer avec le dehors que la science humaine ne peut définir, ni analyser. Une atmosphère de fluide, en corrélation intime avec leur état moral, enveloppe tous les êtres et suivant sa nature, sympathique ou contraire, ils s'attirent, se repoussent, s'épanchent ou se referment, et c'est ainsi que s'expliquent les impressions que nous fait éprouver la vue de personnes inconnues.

Les jours s'écoulaient. Grâce aux secours de Jeanne, grâce aux soins du médecin de Gravedona, dont Maurice payait les visites, Marta était revenue à la santé. Le jour où elle put sortir, une agréable surprise l'attendait au dehors. Le jardin, envahi naguère par les herbes gourmandes et les ronces enchevêtrées, était redevenu propre et coquet. L'automne avait suspendu aux arbres des guirlandes d'or et d'émeraude. Poiriers, figuiers, abricotiers, ployaient sous le poids de leurs fruits. De longues grappes de raisins vermeils pendaient entre les branches des mûriers ; d'opulents légumes couvraient les carrés. Un habile jardinier, envoyé par Maurice, avait taillé les arbres, soigné la vigne, opéré cette transformation. Il avait fait de ce coin désolé un merveilleux verger. L'hiver pouvait venir. La vie de la pauvre famille était assurée.

STEFANE.

(A Suivre.)

Le Gérant : P. LEYMARIE.